

NAZIONALE

BIBLIOTECA

253

4 A

30

CENTRALE V. E. II

ROMA

Léon Pagan.

Monsieur Descom

LE
FAUBOURG MONTBERNAGE

AU POINT DE VUE RELIGIEUX

PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

PAR

M. Ch. de Coursac.

2^e EDITION

REVUE ET CORRIGÉE.

(Se vend au profit des Pauvres.)

POITIERS

HENRI OUDIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE L'ÉPERON, 4.

1859

ALPH. MANUEL







LE
FAUBOURG MONTBERNAGE

AU POINT DE VUE RELIGIEUX

PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.



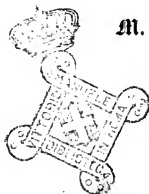
LE
FAUBOURG MONTBERNAGE

AU POINT DE VUE RELIGIEUX

PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

PAR

M. Th. de Coursac.



—
2^e ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE.
—

(Se vend au profit des Pauvres.)

POITIERS
HENRI OUDIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE L'ÉPERON, 4.

1859



Lorsque nous écrivions les premières pages de cette notice, nous n'avions pas le dessein de la publier. Donner à une réunion d'amis une idée de l'attitude du faubourg de Montbernage pendant la Révolution française, tel était le but que nous nous propositions. Depuis, les observations de personnes graves nous ont fait changer d'avis. On nous a dit : « Vous ne pouvez » taire les traits édifiants que vous avez » recueillis. Il importe à l'honneur de » notre cité, à la gloire de la religion, » de les mettre en lumière. » Ces conseils étaient pour nous des ordres, nous les avons suivis.

A défaut d'autres mérites, ces récits auront le caractère de l'authenticité. Pendant deux ans, nous avons parcouru Montbernage en tout sens, et nous n'avancions aucun fait qui ne soit conforme à la tradition. Heureux, si ces quelques lignes réveillent dans les cœurs une pensée de foi, et si la mémoire du passé peut être une leçon pour l'avenir !

LE
FAUBOURG MONTBERNAGE

AU POINT DE VUE RELIGIEUX

PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

I.

Peu de personnes à Poitiers ignorent la noble conduite des habitants de Montbernage pendant la révolution française, et le dévouement sans bornes qu'ils montrèrent à la religion catholique et à ses ministres persécutés ; mais bien peu aussi connaissent d'une manière précise les événements qui s'accomplirent au sein de ce faubourg, les chefs populaires qui le guidèrent, les confesseurs généreux qui l'embrasèrent de leur foi. Plus heureux, nous avons pu recueillir à cet égard les renseignements les plus circonstanciés : ils nous ont été donnés sur les lieux-mêmes témoins de leur courage, par les vieillards qui jouèrent un rôle dans les scènes de cette terrible époque, ou qui trop

jeunes pour y figurer en conservèrent un souvenir ineffaçable. Ce sont leurs récits que nous avons mis en ordre et que nous reproduirons dans cette notice.

En 1789, comme aujourd'hui, la population de Montbernage était composée presque entièrement de jardiniers et d'agriculteurs. Livrés à leurs travaux, à leur petit commerce, ces braves gens s'occupaient fort peu des idées nouvelles, et ils accueillirent avec plus de méfiance que de faveur les changements introduits dans les institutions de l'État. Mais bientôt leur méfiance fit place à la stupeur lorsqu'ils apprirent la proclamation de la constitution civile du clergé, et le refus de presque tous les évêques de France de prêter serment à cette loi impie.

Alors était curé de Sainte - Radegonde, leur paroisse, M. l'abbé Pruel dont le nom seul réveille à Poitiers le souvenir de toutes les vertus : il succédait à M. l'abbé Joutard, vieillard vénérable, qui, pendant plus d'un demi-siècle, avait évangélisé le faubourg ; il avait trente ans à peine. Son élévation à ce poste important était d'une date bien récente, et déjà cependant il exerçait un grand empire sur les esprits et sur les cœurs. C'est qu'à un talent remarquable, M. l'abbé Pruel joignait une bonté exquise et que, dans ces temps de foi, le curé de la paroisse était regardé par tous comme un ami et comme un père. Les révolutionnaires ne l'ignoraient pas, et pour entraîner le troupeau dans le schisme, ils ne négligèrent

aucun moyen d'amener la défection du pasteur. Trompés dans leurs espérances sacrilèges , ils désignèrent pour le remplacer un de ces malheureux qui déshonorèrent leur caractère par leur lâcheté et que l'histoire a flétris en les appelant des intrus.

Ce fut le dimanche des Rameaux de l'année 1791, que M. Pruel dût abandonner son église et ces autels vénérés, au pied desquels il avait versé tant de larmes pour le salut de son peuple. Il venait de chanter la grand'messe, lorsqu'il entendit dans le lointain le bruit des fifres et des tambours qui annonçaient la marche triomphale du prêtre apostat. A cette pensée, son âme fut saisie d'une vive douleur, et, se tournant vers l'assemblée , qu'il avait prévenue la veille et qui partageait ses angoisses, il lui parla en ces termes : *Mes amis, nous allons nous séparer ; Dieu m'est témoin qu'en vous quittant ce n'est pas mon bien que je regrette , mais vous, mes chers enfants.* Puis levant les yeux au ciel et joignant les mains, il prononça ces belles paroles que nous ont rapportées plusieurs témoins auriculaires : *Bonne sainte Radegonde, rapprochez les cœurs de mes paroissiens vers le mien.*

En ce moment la troupe impie, les autorités municipales en tête, envahissait l'église, et pour ne pas être témoin de ses profanations , M. Pruel se hâta de s'éloigner. Sur son chemin il se trouva face à face avec son successeur qui pénétré de respect, s'inclina profondément devant lui ; mais un hommage bien autrement

consolant pour le noble proscrit, lui fut rendu par les cultivateurs de Montbernage. Ils s'étaient rangés sur deux lignes pour lui frayer un passage et le protéger au besoin contre les fureurs de ses ennemis. Lorsqu'il eut atteint la grande porte de la vieille basilique, ils le suivirent en foule et l'entourant comme une garde d'honneur, ils l'accompagnèrent jusqu'à l'asile qu'il s'était choisi au milieu d'eux, et où les témoignages de l'amour le plus tendre ne lui firent jamais défaut.

Prévoyant que la persécution le chasserait bientôt de son cher faubourg, il ne perdit pas un instant pour raffermir les faibles, enflammer les forts d'une nouvelle ardeur, tracer à tous leur ligne de conduite pendant l'orage qui éclatait sur la religion, et dont ils ne voyaient luire que les premiers éclairs. Après avoir jeté le grain dans la bonne terre, le père de famille ne négligea pas cette partie de son domaine, que menaçaient de couvrir les ronces et les épines. Souvent, à la faveur des ténèbres, il se glissait sur l'autre rive du Clain, et par ses bonnes et chaleureuses paroles il prémunissait contre les séductions de l'intrus, ceux de ses enfants qui étaient le plus exposés à ses embûches.

Là ne se bornaient pas les efforts de son zèle. Avec le concours d'un prêtre courageux, M. Février surnommé Mam'selle, il évangélisait la paroisse Saint-Michel, la plus voisine de la sienne, alors travaillée par la révolution et démoralisée par les scandales de ses pasteurs.

Tant de bien accompli en si peu de temps ne pouvait demeurer ignoré. L'enfer frémissait, les méchants veillaient, et un soir que l'apôtre traversait le Pont-Joubert pour porter en ville des consolations à un malade, deux misérables secrètement apostés le reconnurent, et ils l'eussent précipité dans la rivière sans l'intervention d'un marchand de peaux qui le sauva. Cet homme, nommé Cassandre, avait acquis une immense fortune dans la vente des biens d'église ; ses opinions étaient bien connues, et néanmoins il fut obligé de recourir à la prière pour arracher la victime à ses bourreaux. Trente ans après, un vieillard couvert de hailons venait chercher chaque semaine à la cure de Ste-Radegonde le pain qui soutenait son existence. Ce vieillard était Cassandre dont les richesses s'étaient dissipées en de folles entreprises. Son bienfaiteur, c'était M. Pruel.

Cet événement fit grand bruit et redoubla les inquiétudes qu'inspiraient à ses amis les généreuses imprudences du champion de la foi. Cédant enfin à leurs instances, il consentit à s'éloigner et bientôt il dirigea ses pas vers la terre d'exil. Rien n'est plus touchant que les épisodes de son départ. La veille il se rendit au tombeau de Ste-Radegonde et il y pleura longtemps. Il eut pleuré bien davantage, s'il eût pu prévoir la durée d'une absence qu'il croyait momentanée et qui se prolongea presque sans interruption pendant sept ans. De retour dans sa demeure, il faisait ses derniers préparatifs pour quitter Poitiers, lorsqu'il reçut des culti-

vateurs de Montbernage un nouveau témoignage d'affection. L'un d'eux lui offrit deux cents francs, produit d'une collecte qu'il venait de faire en sa faveur, et malgré ses refus réitérés, il le contraignit à les accepter. *J'ai été bien reçu partout*, disait ce brave homme, *quand je quêtais pour vous; je ne veux pas m'exposer à des affronts, en reportant à ceux qui me l'ont donné l'argent qu'ils m'ont chargé de vous remettre.* Le lendemain, à l'aube du jour, au moment où M. Pruel commençait son triste pèlerinage, une femme, entendant marcher dans la rue, ouvrit sa fenêtre, le reconnut et jeta un cri si déchirant, que de son aveu il n'entendit jamais rien qui l'ait autant navré. Quelques minutes après, il avait gagné le boulevard où l'attendait un sieur Petit, voiturier, qui avait promis de le conduire au lieu de sa destination, *dussent ses chevaux, sa voiture et lui-même demeurer en route.* Peu s'en fallut, du reste, que ce guide fidèle n'eût pressenti le sort qui lui était réservé. Afin de ne pas éveiller de soupçons, les deux voyageurs avaient pris les chemins de traverse, et ils s'étaient égarés dans une plaine éloignée de toute habitation, lorsque les ténèbres les enveloppèrent. On était au cœur de l'hiver, le froid se faisait sentir dans toute sa rigueur. Néanmoins, dans l'impuissance où ils étaient d'avancer ou de retrograder sans courir de grands périls, ils se résignèrent à coucher en plein air, n'ayant pour abri que la tente de leur voiture, et soumis à une si rude épreuve, que souvent, pendant cette nuit gla-

cial, M. Pruel crut sa dernière heure venue. Mais pendant qu'il endurait tous ces maux pour la défense de la vérité, ses paroissiens priaient, Dieu les exauçait, et le bon curé de Sainte-Radegonde arrivait à Angers, où l'attendait l'hospitalité la plus cordiale d'un excellent chrétien, M. de Cumont.

Nous devons ces détails à l'obligeance de M. l'abbé Dubois, aumônier du Sacré-Cœur, et de Lisette David, qui fut pendant quarante ans la domestique de M. Pruel, de la bouche duquel ils les recueillirent eux-mêmes. C'était, au dire de cette dernière, une des circonstances de sa vie, sur laquelle le saint vieillard revenait avec le plus de complaisance : non qu'il cédât au désir de raconter, naturel aux personnes de son âge, mais c'est qu'il avait beaucoup vécu, que d'ordinaire il avait vu le mal l'emporter sur le bien, et qu'en cette occasion, il avait eu moins à se plaindre qu'à se louer de la conduite des hommes à son égard. Il plaisantait aussi avec grâce sur la lettre de recommandation que lui avait donnée, à son départ, M. l'abbé Soyer, depuis évêque de Luçon, et qui était ainsi conçue : *M. Grand-Pré est un bon marchand de vin, vous pouvez lui en acheter*¹. Il disait les soins délicats dont l'entouraient les différents membres de la famille de son hôte ; les rondes de nuit qu'il faisait avec l'un

¹ Ce dernier renseignement n'est pas exact en tous points. Voici textuellement la lettre de M. Soyer : « Je certifie que M. Desprez est un bonnête marchand de vin, qu'il donne du bon et à bon marché, on peut s'adresser à lui en toute confiance et sûreté. »

d'eux, officier de la garde nationale; le spectacle d'horreur qu'il avait de sa chambre, en face de laquelle on fusillait journellement les prisonniers vendéens; le bonheur enfin qu'il goûtait à célébrer secrètement les saints mystères; mais ce bonheur, ajoutait-il, n'était jamais sans mélange, car chaque fois qu'il offrait le divin sacrifice en présence de quatre ou cinq personnes seulement, il se reportait par la pensée vers ses paroissiens, et il songeait avec amertume que, depuis longtemps peut-être, ils n'avaient pas entendu la messe. Ces craintes se réalisaient trop souvent, et alors même qu'elles étaient empreintes d'exagération, elles se justifiaient par les malheurs des temps. Il faut cependant reconnaître qu'à l'exception des paroisses occupées par les troupes royales et catholiques de l'Ouest, aucune en France n'eut plus de secours religieux que celle de Sainte-Radegonde. Presque tous les prêtres, qui passèrent à Poitiers, évangélisèrent le faubourg Montbernage; beaucoup s'y attachèrent, plusieurs y ont laissé un nom justement vénéré. De ce nombre fut M^{sr} Soyer, qui annonça l'un des premiers la parole de Dieu à ce peuple fidèle; car il connaissait dès 1791 le surnom de M. Grand-Pré qu'avaient donné les habitants de Montbernage à leur curé. De ce nombre encore fut M. Coudrin, le fondateur de Picpus, qui pénétra dix-huit mois plus tard dans le faubourg et en fut le héros, pendant la Terreur. *Tous deux, nous ont dit les anciens, ne se quittaient guère; mais en l'absence de M. Pruel, nous regardions M. Coudrin comme notre curé,*

et moi-même, ajoutait Lisette David, *je ne lui donnai pas d'autre nom*. M. Coudrin fut à Poitiers le défenseur le plus intrépide de la foi, et à ce titre nous lui devons une mention spéciale.

II.

M. l'abbé Coudrin ¹ naquit à Coussay-les-Bois, bourg ignoré de l'ancienne province du Poitou et faisant actuellement partie de l'arrondissement de Châtellerault, département de la Vienne. Son père, M. Abraham Coudrin, et sa mère, M^{me} Marie Riom, vivaient comme des patriarches entièrement livrés à la culture de leur petit domaine et à l'éducation de leurs enfants. Leur fils Pierre, celui qui nous occupe, s'étant fait remarquer dès l'âge le plus tendre par son intelligence et sa piété, ils le destinèrent au sacerdoce, et il commença ses études sous la direction de son oncle, M. Riom, vi-

¹ Voir pour tout ce qui concerne M. l'abbé Coudrin, l'histoire de sa vie par M. Augustin Coudrin, son neveu, ancien juge au tribunal de Melun. — Paris, A. René et Cie, imprimeurs-éditeurs, rue de Seine, 32.

caire de Saint-Fèle de Maillé , et de M. Fournet, curé de Saint-Pierre du même lieu. Le premier de ces vénérables prêtres mourut en 1794, martyr de la foi; le second fonda la communauté de La Puye, qui a jeté dans nos contrées de si profondes racines. On ne pouvait entrer dans le monde sous de meilleurs guides.

Mais bientôt, les maîtres absorbés par le ministère paroissial, ne purent suivre l'élève dont les progrès étaient surprenants, et il continua ses cours au collège de Châtellerault. Plus tard, nous le retrouvons à Poitiers, où il fit sa philosophie et fut ordonné sous-diacre ; à Angers, où il reçut le diaconat. Le 1^{er} mars 1792, Monseigneur de Bonald, évêque de Clermont, l'admit dans la sainte milice. L'auguste cérémonie eut lieu à Paris, dans l'ancienne bibliothèque du séminaire des Irlandais ; et pendant que le prélat consécrateur prononçait les paroles sacramentelles, les révolutionnaires du quartier tenaient leur club dans la chapelle de l'établissement, située au-dessous même de la salle où se faisait l'ordination. Que les desseins de Dieu sont admirables ! En cette circonstance, c'étaient les ennemis du catholicisme qui protégeaient par leur présence et à leur insu les ministres de la religion qu'ils voulaient détruire.

A peine revêtu du caractère sacré, M. Coudrin retourna dans son pays natal, et, dès son arrivée, il signala son zèle en dénonçant du haut de la chaire à ses concitoyens l'installation prochaine d'un prêtre intrus et le danger

de ses prédications. Forcé de s'enfuir pour échapper aux ennemis que lui avait suscités cet acte de courage , il erra longtemps d'asile en asile et trouva enfin une retraite sûre au château de la Motte d'Usseau , dont la propriétaire , M^{me} de Viart , fut plus tard supérieure générale de son ordre. Par les soins des fermiers , M. et M^{me} Maumain , il vécut plusieurs mois caché dans un hangar, et malgré le grand nombre de gens attachés à l'exploitation du domaine , il demeura toujours inconnu , même aux domestiques. La nuit , il pouvait s'entretenir avec ses hôtes et immoler devant eux la sainte victime , mais ses journées s'écoulaient toujours dans la solitude. Il avait 24 ans , âge où le sang bouillonne , où l'activité , le mouvement sont nécessaires à notre nature et , sans aucun doute , il fût tombé malade , si son divin Maître n'eût rempli ses heures en lui donnant le goût de l'oraison. C'est ainsi que , par un concours de circonstances providentielles , le pieux fondateur de Picpus sentit naître et croître en lui sa vocation religieuse.

Selon l'auteur de sa vie , M. Auguste Coudrin , son neveu , il entrevit par une communication céleste , le 1^{er} septembre 1792 , la filiation nombreuse qu'il devait conduire à la conquête des âmes. Mais pour le moment , d'autres pensées occupaient son esprit , et dès que les perquisitions furent devenues moins sévères contre sa personne , il se rendit à Poitiers sous le faux nom de *Marche-à-terre* , qui lui est resté. En arrivant , il se mit à la dis-

position de M. de Bruneval, vicaire-général du diocèse, qui l'honora de sa confiance et utilisa sur-le-champ son zèle. Ce fut dans une de ses courses apostoliques qu'il pénétra dans Montbernage.

Une porte séparait alors la ville du faubourg. Elle s'élevait en face la Grand'Rue, sur la dernière pile du *Pont-Joubert*, et non loin d'une maison qui servait de corps de garde. La voie qui longe le Clain ne dominait pas assez le niveau de la rivière, et chaque année les eaux l'inondaient. Aussi durant les débordements et depuis des siècles, les habitants du quartier communiquaient-ils entre eux par les jardins, et cette disposition des lieux n'est pas sans importance, car beaucoup de prêtres lui durent leur salut. La route du Breuil-Mingot n'était pas tracée et les maisons qui la bordent en amphithéâtre se reliaient directement par des sentiers, au bois de Pimpaneau, l'asile des proscrits en cas d'alerte. Au sommet du plateau, dans un terrain planté d'acacias et terminé à l'une de ses extrémités par une pente longue et abrupte, se trouvait le cimetière de la paroisse. Tout autour se pressait une population énergique, sincèrement attachée à la religion, et unie, à quelques exceptions près, par une admirable communauté de sentiments.

Pourtout sur son passage, M. Coudrin avait été bien accueilli ; mais quand il arriva dans cette partie du faubourg, les témoignages d'amour et de respect lui furent prodigués. Bien

qu'ils eussent quatre enfants et que par leur conduite ils s'exposassent aux plus grands périls, les époux Pasquier lui offrirent leur maison comme lieu de refuge et leur grange pour y dire la messe. C'était devancer les desirs de l'apôtre que dévorait le zèle du salut des âmes et qui fit ses dispositions pour célébrer la nuit même de son arrivée le saint-Sacrifice. Depuis plusieurs mois déjà, cette consolation avait été refusée aux habitants du faubourg, et lorsqu'à l'heure convenue, les portes de la grange s'ouvrirent, ils s'y précipitèrent en foule. Pendant les premières oraisons, les fidèles avaient pu maîtriser leur émotion, mais au moment où notre Rédempteur descendit sur l'autel, ils ne purent se contenir et ils s'écrièrent avec des sanglots dans la voix : *Vous voici donc, mon Dieu ! il y a longtemps que nous vous avons vu !* Tant de foi toucha vivement M. Coudrin et il contracta de ce jour avec Montbernage une alliance indissoluble.

Bientôt, par ses soins, le service religieux s'établit et la messe fut dite dans le faubourg presque chaque semaine. Ce saint prêtre officiait habituellement, et lorsque ses occupations l'en empêchaient, il se faisait remplacer par l'un de ses confrères, M. Soyer, connu sous le nom de *la Fauvette*, M. Martin, sous celui de *Marie-Jeanne*, M. Sainton de Richelieu, qu'on appelait *M. Pancrace*, M. Leigna-Chassagne, surnommé *M. Sophie*, et qui, sous le costume de hussard, évangélisait le bas de la Grand'Rue. L'auguste sacrifice était offert à la faveur des

ténèbres et comme aux temps^s des Dèce et des Néron, les fidèles y assistaient secrètement en foule. Voici du reste ce qui se passait lorsque Notre-Seigneur visitait Montbernage. La veille, à la chute du jour, on entendait tout à coup le son de la corne, et aussitôt prêtant l'oreille, les chefs populaires comptaient le nombre de fois qu'il retentissait : car c'était le mode convenu entr'eux pour s'indiquer mutuellement le lieu de la prochaine réunion. Fixés sur ce point important, ils en donnaient avis aux *réveille-matin* qui propageaient la nouvelle dans le faubourg. On désignait sous ce titre de ferventes chrétiennes qui avaient pris l'engagement de réveiller leurs voisins quelques minutes avant que la fête religieuse commençât. C'étaient *Lisette David*, la fille *Servant*, *Louise Patrault*, la jeune *Jacquillon*, *Radegonde Petit*, la femme *Berluquart*, beaucoup d'autres dont le souvenir s'est perdu ¹. Vers les onze heures ou minuit, elles frappaient doucement à la porte des habitants de leurs quartiers et lorsqu'elles avaient l'assurance d'avoir été entendues, elles se rendaient à la chapelle improvisée, où, près de l'autel, elles avaient des places d'honneur. A côté d'elles se rangeaient les chanteuses que dirigeaient les femmes Augustin Bernard et Favreau dont nous parlerons plus tard. Cepen-

¹ Les réveille-matin de Montbernage étaient trop pauvres pour avoir des horloges, mais les coqs de leur basse-cour leur en servaient. Un matin, celui de *Lisette David* ne chanta pas : aucun habitant de son quartier n'entendit la messe.

dant chacun se hâtait de peur d'être en retard, car les chambres étaient toujours trop petites pour le nombre des fidèles ; et bien des fois , nous disait un des derniers témoins de cette époque, *Mademoiselle Marianne Patrault*: *Il nous est arrivé, à mes sœurs, à ma mère et à moi, de demeurer dehors.* Les jeunes gars les plus lestes s'échelonnaient jusqu'au *Pont-Joubert* , afin de donner l'alarme en cas de visites domiciliaires ; d'autres gardaient à vue dans leurs maisons les personnes entachées d'idées révolutionnaires ; des hommes armés de bâtons noueux se mettaient derrière les femmes pour les protéger au besoin, et lorsque l'assemblée était au complet , la cérémonie commençait.

On disait d'abord tout haut le chapelet ; les chanteuses entonnaient ensuite les cantiques du P. de Montfort, et elles les répétaient avec tant d'entrain qu'une nuit elles les chantaient tous à l'exception de deux, dont elles ne savaient pas les airs, et le recueil en contient cent cinquante-quatre. Elles répétaient encore ceux qu'avait composés M. Coudrin, et qui étaient pour l'auditoire une véritable prédication ; l'un d'eux commençait par ces mots :

Qu'entends-je autour de moi, qui crie ;
On me traite de fanatique...

Un autre se terminait de la sorte :

J'ai fait mon choix ,
Je mets tout au pied de la Croix.

Un autre bien plus remarquable rappelait aux assistants la peine capitale qu'ils encouraient par leur désobéissance à la loi civile et la récompense réservée aux martyrs dans l'éternité. Voici un couplet de ce dernier :

Faut-il sous le fer assassin ,
En ce moment courber nos têtes .
Du ciel adorons le destin ,
Il nous prépare un jour serein ;
La paix remplace les tempêtes.

Ici l'on faisait une pose pour figurer le moment où roulait sur l'échafaud la tête de la victime ; et l'assemblée tout entière reprenait le refrain , antithèse d'un autre refrain trop connu :

Voler à la patrie ,
C'est le sort le plus beau ,
Le plus digne d'envie.

Le temps s'écoulait de la sorte depuis onze heures ou minuit jusqu'à 2 , 3 et quelquefois 4 heures du matin, et les hommes ne le trouvaient jamais trop long ; car , au dire de la femme *Favreau* , dont les paroles m'ont été rapportées par l'une de ses filles, *ils se fussent fourrés dans les poches des chanteuses pour mieux les entendre.*

Un léger mouvement annonçait enfin l'arrivée du prêtre, qui souvent n'habitait pas le faubourg et n'y pénétrait qu'au péril de sa vie , tantôt comme M. Coudrin , déguisé en men-

diant , tantôt comme M. Soyer, sous l'uniforme de garde national. Bientôt l'officiant montait à l'autel et disait la messe : on la chantait aux fêtes solennelles ; et une nuit qu'on la célébrait dans une grange de la *Cueille-Aiguë*, les habitants de la basse-ville du *Pont-Joubert*¹ entendirent distinctement les paroles du *Credo*. Le lendemain on en causait publiquement dans les rues de Poitiers , et chacun disait qu'il y avait dû avoir à Montbernage une cérémonie bien extraordinaire. Après avoir retrem pé dans le sang de l'Agneau ce peuple si éminemment chrétien , le confesseur adressait à l'assemblée ses conseils et lui donnait le signal de la retraite ; alors se repliaient les vedettes du faubourg , le blocus des révolutionnaires cessait et tous rentraient dans leurs demeures dans l'ordre le plus parfait.

Pendant que cet hommage était rendu à la religion dans le faubourg , la vieille basilique de Sainte-Radegonde était souillée chaque jour par de nouvelles profanations. Au remplaçant de M. Pruel , pauvre capucin qui ne laissa de son passage dans la paroisse que le souvenir de sa faiblesse, avait succédé un de ces malheureux dont le nom est gravé dans nos annales en caractères ensanglantés ; il appartenait à une famille honorable, et ses parents étaient connus par leur attachement aux vrais princi-

¹ On désigne , à Montbernage, le bas de la Grand'-Rue et tout ce quartier sous le nom de basse-ville du Pont-Joubert.

pes ; ce qui lui attira cette réponse d'une veuve Puisais qu'il invitait à se rendre à sa messe : *J'irai quand monsieur votre père ira. Maître Cherprenet*, l'expert et l'un des notables du pays, avait repoussé une proposition semblable par un refus tout aussi formel ; s'il ne traita pas l'intrus de *loup dévorant*, comme le firent certains habitants de Montbernage, il lui reprocha du moins sa conduite et lui déclara qu'à ses yeux, M. Pruel était toujours le curé de Sainte-Radegonde¹. Il n'en fallait pas tant pour exaspérer le prêtre jureur, et puisque les voies de la persuasion étaient impuissantes pour amener *son peuple* à l'église, il résolut de recourir à la violence. Un jour donc, on vit le singulier spectacle de paroissiens portés de force aux offices par l'ordre de l'intrus. Mais ce nouveau mode de convertir les âmes ne réussit pas à son inventeur ; à peine eût-on introduit de la sorte dans le temple désert une femme, nommée également Puisais, qu'elle s'échappa des mains de ses bourreaux, et, tournant le dos à l'apostat qui venait à sa rencontre, elle se mit à chanter :

Reviens, pécheur, c'est ton Dieu qui t'appelle.

Vous devinez le reste : l'intrépide chrétienne

¹ Le fils de M^e Cherprenet était prêtre ; lorsqu'on le somma de prêter serment à la constitution civile du clergé, il leva la main et répondit : « Je jure d'être toujours fidèle à Dieu. » Il passa dix ans en exil.

fut chassée de l'église, et le déserteur de la foi voua dès lors une haine implacable à la population fidèle qui ne craignait pas de le braver en face.

Dans sa fureur il répétait ces paroles qu'il accompagnait d'horribles blasphèmes : *Je ne souffrirai pas plus d'aristocrates dans ma paroisse que d'épines dans mes pieds.* Or, les aristocrates étaient, selon le père Brimeau, les amis de la religion. Suivant la mère Brangeard, âgée aujourd'hui de 95 ans, c'étaient ceux qui ne voulaient pas aller à la messe de l'intrus. Souvent le faux pasteur se promenait dans Montbernage, semant les doctrines révolutionnaires. Il les prêchait ouvertement dans le sanctuaire ; à l'issue de la messe, il lisait les gazettes, les commentait et donnait la parole à ses partisans les plus fougueux qui péroraient du haut des tribunes du vieux monument. La mère Brangeard fut un jour témoin de ces scènes scandaleuses et elle n'a trouvé qu'un mot pour nous rendre l'impression qui lui en est restée : *Il n'y avait plus de diables en enfer, mon cher Monsieur, ils étaient tous sortis.*

L'abîme appelle l'abîme, a dit l'Écriture, et cette grande vérité se réalisa bientôt pour le persécuteur de Montbernage. En novembre 1793, à peu près à l'époque où le citoyen Gobel, évêque constitutionnel de Paris, abdiqua ses fonctions sacerdotales pour embrasser le culte de la liberté et de l'égalité, la mère Brunet vit, selon son expression, l'intrus de Sainte-Radegonde se déprêtriser sur un théâtre qu'on avait

dressé tout exprès devant la cathédrale. Plus tard, il épousa une de ces femmes qui figuraient les déesses du paganisme dans les fêtes de la république, et lorsque le bon sens français eut fait justice de ces artisans de désordre, il mourut dans la misère.

Nous aurions gardé sur ce malheureux un silence complet, si nous n'avions été condamné en même temps à taire les actes de courage qu'il provoqua par sa conduite. Nous tenions, d'ailleurs, en montrant le porte-étendard de la révolution dans le faubourg, à donner une idée des obstacles que surmontèrent les prêtres fidèles pour y maintenir l'orthodoxie. Mais alors même qu'ils étaient absents, le culte extérieur ne fut jamais interrompu. Chaque soir, à la tombée de la nuit, les mères de famille se rendaient avec leurs enfants à la croix du cimetière où les attendait, à genoux, un homme du nom de Gervais. Il récitait le chapelet à haute voix, adressait à la foule quelques paroles d'encouragement, et s'il faisait encore jour, terminait les réunions par une lecture spirituelle. Tous les dimanches, on chantait la messe chez les époux Pasquier, et comme nous manifestions notre étonnement à la femme Boutet de ce qu'elle et ses compagnes n'eussent jamais été surprises par la force armée, elle nous répondit : *Le bon Dieu nous a toujours gardées*. Le Seigneur les gardait visiblement, il couvrait de ses ailes les époux généreux que nous nommons pour la seconde fois. Tant que gronda l'orage, ils mirent à la

disposition des proscrits leur bourse, leurs bras, leur vie. C'était dans leur chambre haute que se disait habituellement la messe, et comme le plancher avait fléchi sous le nombre des fidèles, il fallut l'étayer par une poutre ; dans leur grange se célébraient également les solennités de l'église, et presque tous les vieillards qui existent encore à Montbernage y ont fait leur première communion. Leurs procédés vis-à-vis des victimes de la persécution étaient d'une délicatesse exquisé ; afin que rien ne troublât les ministres de Dieu dans leurs exercices de piété, ces braves gens leur abandonnèrent un bâtiment séparé par une ruelle du corps de l'habitation. Ils n'en veillaient pas moins à la sûreté de leurs hôtes, même à l'heure du repos. Bien des fois, de crainte de surprise, le sommeil de M. Coudrin fut interrompu par Pasquier, et c'est à cette circonstance que le saint prêtre faisait allusion, quand il disait, au terme de sa carrière : *Il me semble voir encore les venelles par où l'on m'emmenait la nuit dans les bois !*

Il est manifeste pour nous que c'était là le centre et le foyer religieux du faubourg ; mais la messe s'est dite dans beaucoup d'autres endroits, et il est peu de maisons, nous ont dit les anciens, que notre divin Maître n'ait honorées de sa présence. Le sang de l'Agneau coulait d'ordinaire aux *Quatre-Roues*, la rue des *Hautes-Treilles* de M. Pruel, dans une grotte où M. Soyer bénit à la fois sept mariages. Il coulait encore sous le toit paternel de



M^{lle} Marianne d'où l'on s'échappait par dix-huit issues; enfin, à des époques très-rapprochées, chez la femme Augustin Bernard, l'héroïne la plus vénérée de Montbernage et dont le nom seul a le privilège de faire verser des larmes de regret à tous ceux qui l'ont connue.

III.

La femme Bernard devait la vie aux époux Caillaud, braves cultivateurs qui l'instruisirent de bonne heure dans la religion. A peine sortie de l'enfance, elle entra au service de M. Quintal, chanoine de Sainte-Radegonde, qui se plut à développer en elle des dispositions éminentes à la piété. Ainsi grandit dans la foi, à l'ombre des gardiens du sanctuaire, celle qui devait bientôt exposer ses jours pour sauver les leurs. A l'âge de 25 ans environ, elle prit l'état de conturière et épousa un maître carrier de Montbernage, Bernard dit *Cinq-*

Pieds, à cause de sa petite taille, dont le prénom, ainsi que nous l'avons vu, était Augustin, d'où Gustin, d'où le surnom de *la Guste*, donné à sa femme. Rien dans son extérieur n'était propre cependant à charmer son fiancé. Elle était moins jeune que lui, à peine si elle lui venait à l'épaule, son visage était marqué de petite vérole, et tout en elle trahissait la souffrance et un tempérament maladif; mais elle était si bonne, si affable, si spirituelle qu'elle s'attacha *Cinq-Pieds* dès leur première entrevue, et comme les compagnons de celui-ci lui disaient : *Tu prends une femme de deux jours*, il se contenta de leur répondre : *Je la soignerai si bien que je la garderai longtemps*. Il tint parole et *la Guste* avait 81 ans lorsqu'il lui ferma les yeux.

Ils habitaient à gauche, en montant au faubourg, une maison voisine de l'établissement des sœurs de la Sagesse et indivise entr'eux, leur frère Louis Bernard et leur cousin Maurice Poraton. Ces braves gens n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, et raconter les exploits de leur guide intrépide, c'est dire en même temps les leurs. Maurice occupait un appartement à l'entrée de la maison et nul ne franchissait le seuil de la rue qu'il ne s'en aperçût; mettez un traître à sa place et bien des nobles têtes fussent tombées sur l'échafaud. Louis Bernard demeurait au-dessus, et des deux chambres qu'il possédait, l'une était consacrée à sa famille, l'autre à son Dieu. Nous avons visité cette dernière avec une religieuse attention, et nous

comprenons les motifs qui déterminèrent les prêtres à y célébrer de préférence l'auguste sacrifice. Elle était très-vaste, d'un accès difficile et en communication directe avec deux petits cabinets, partie haute du logement de *Cinq-Pieds*, transformée dans ces occasions solennelles en sacristie. C'était là, sous des couvertures, que notre héroïne cachait pendant le jour les ornements d'église. Dans un enfoncement de la muraille était placé le St-Sacrement; derrière une armoire elle avait ménagé un dernier asile aux proscrits; c'était là encore qu'elle faisait sa correspondance et tenait M. Pruel au courant des événements du faubourg. Afin de tromper la vigilance des révolutionnaires, elle ne parlait dans ses lettres que des occupations les plus ordinaires de sa vie, mais ces récits vulgaires avaient un sens caché que pouvait seul comprendre le bon curé de Sainte-Radegonde. C'est ainsi que pour le prévenir du nombre des premières communions qui se firent chaque année dans sa paroisse, même en 1793, elle lui écrivait : *Nous avons blanchi tant de chemises*, et celui-ci, désireux de détails plus précis, lui répondait : *La lessive était-elle bonne?* Dans ce langage mystérieux, les arbres, les plantes, chaque objet avait une signification particulière, et nous aurions voulu révéler ces secrets ingénieux. Malheureusement nous sommes arrivé trop tard pour recueillir la tradition sur ce point.

Si l'esprit de *la Gaste* était élevé, son cœur

était plus grand encore : il est facile d'en juger par l'emploi de son temps. A peine levée et la prière du matin adressée à son Créateur, elle visitait une écurie modeste où la veille au soir elle avait étendu de la paille fraîche. C'était le lit qu'elle destinait aux proscrits sans asile. Souvent, pendant l'hiver, ils enduraient dans ce réduit d'horribles souffrances, mais ils se consolaient par la pensée que leur divin Maître n'avait trouvé comme eux, à sa naissance, qu'une étable pour abriter sa tête, et que comme eux encore, il n'avait eu pour réchauffer ses membres glacés que l'haleine des plus humbles animaux. Dans son inspection, rien d'extraordinaire ne frappait-il le regard de la Guste, elle regagnait sa chambre et commençait son ménage fort long à faire, car elle avait neuf enfants et tous alors en bas âge; mais souvent elle était distraite de ce soin par une occupation plus sérieuse. Sur la rude couche qu'elle leur avait préparée, elle venait de reconnaître, tantôt l'un des confesseurs de la foi qui évangélisaient le faubourg, se reposant en ce moment des fatigues de la nuit, tantôt des ministres des autels étrangers à la ville, adressés là par Mlle Geauffreau, cette admirable catholique de la rue de la Regratterie, qui mérita à Poitiers le surnom de *mère des Prêtres*¹. Ils arrivaient à toute heure dans cette maison hos-

¹ Pour prix de leur dévouement, Mlle Geauffreau et sa tante furent condamnées à six heures d'exposition et six ans de réclusion.

pitalière dont la porte n'était à dessein fermée qu'au loquet ; et sur leur passage, les animaux eux-mêmes, comme s'ils eussent deviné d'instinct la pensée de leurs maîtres , gardaient un profond silence. *La Guste* avait un roquet hargneux comme les chiens de son espèce , et si colère qu'au dire de la femme Boutet , elle n'alla pas voir une seule fois son amie *sans qu'il engoulât ses jupons* ; cependant l'intraitable cerbère n'aboyait jamais, lorsqu'à la faveur des ténèbres se glissaient des proscrits dans les lieux confiés à sa vigilance. Ce trait nous a été rapporté par Thérèse Imbert , propre nièce de la Guste et l'un des témoins les plus recommandables que nous ayons interrogés. Nous lui devons en partie les détails qui précèdent et ceux qui suivent sur la vie de sa tante.

Après avoir réparé par un frugal repas les forces de ses hôtes , elle se préoccupait de leur sûreté. Les conserver sous son toit était impossible , car ses moindres démarches-étaient épiées et c'eût été en quelque sorte livrer à la police sa vie et la leur. Mais elle comptait dans le faubourg des amis nombreux , fidèles , dévoués, et c'était aux moins compromis d'entre eux qu'elle remettait son précieux dépôt. *Cinq-Pieds* conduisait d'ordinaire à leur destination les victimes de la persécution religieuse et si sa mission offrait peu de périls quand il accompagnait des étrangers , elle devenait extrêmement délicate quand il devait soustraire à la vue de leurs ennemis des défenseurs de la croix aussi intrépides que MM. Coudrin , Soyer et

tant d'autres, dont le nom était dans toutes les bouches, le signalement dans toutes les feuilles publiques, et que le moindre mot, le moindre indice eût fait reconnaître. Il était réduit alors à se cacher avec eux pendant des journées entières dans les bois, dans les rochers qui entourent Montbernage, et ce n'était qu'à la chute de la nuit qu'il pouvait leur procurer un abri. Mais souvent des devoirs impérieux l'appelaient en Vendée, en Anjou, dans les provinces voisines où il portait les messages de beaucoup d'enfants de ces contrées réfugiés dans le faubourg, et il jouissait d'une telle estime, notamment en Vendée, qu'à défaut de correspondance écrite, il était toujours cru sur parole. En son absence, Louis Bernard le remplaçait au péril, le jour en éclairant la marche des fugitifs, la nuit en servant la messe.

Il est juste de le reconnaître, beaucoup de leurs compatriotes disputèrent aux deux frères ce titre glorieux de guides des prêtres. C'étaient aux *Quatre-Roues*, François Bernard leur cousin; sur le plateau, Pasquier, Berluquart et Marceau le voiturier. Il faut citer encore dans les autres quartiers la famille courageuse des Puisais, dont chaque membre se distingua par son dévouement à l'église : l'un d'eux, dit Etienne *du Bilot*, ne quittait guère M. Coudrin; un autre, accompagnait M. Soyer, dont il partageait la bonne ou la mauvaise fortune, déguisé comme lui en garde national, en gendarme¹ ou en simple chasseur d'alouettes; un

¹ A cette occasion, on nous a raconté un trait de Monseigneur Soyer qu'on tient de lui-même :

autre, enfin, dans une circonstance mémorable, sauva la vie à ces deux ecclésiastiques ainsi qu'à M. Sainton : devenu plus tard sacristain de la cathédrale par l'intervention de M. Soyer, grand-vicaire du diocèse, c'est lui qui a transmis cette charge à sa famille¹.

Une personne connue par sa piété n'avait que quelques instants à vivre, et les *patriotes* gardaient à vue sa demeure pour qu'aucun prêtre n'y pénétrât. M. Soyer en fut informé : il endossa son uniforme de gendarme, entra tête haute dans le poste le plus rapproché, demanda des hommes de bonne volonté pour faire une visite domiciliaire, les mit en sentinelle à la porte du moribond, confessa ce dernier, et sortit aussitôt disant qu'il n'avait rien trouvé de suspect.

Le costume militaire lui allait si bien que parfois les habitants du faubourg ne pouvaient le reconnaître sous ce déguisement. Une nuit même ce fut la cause d'un grand effroi à Montbernage. Une foule nombreuse se pressait dans la grange du sieur Pasquier, lorsque le futur évêque parut tout à coup le sabre au côté, le plumet sur la tête. *Nous sommes perdus*, s'écria-t-on de tous côtés; mais M. Soyer dominant le tumulte : *Paix, braves gens, c'est un ministre du Seigneur revêtu de l'habit des brigands*; quelques minutes après il célébrait la sainte messe.

¹ Voici dans quelles circonstances Puisais sauva la vie de MM. Coudrin, Soyer et Sainton, de Richelieu.

Un soir, sous la terreur, les trois proscrits s'étaient réfugiés chez Mme veuve Ricordeau qui demeurait rue des Herbeaux avec sa fille et sa belle-sœur. Le lieu de leur retraite fut dénoncé au club de la Grand'Rue, et ils étaient sur le point de tomber au pouvoir des révolutionnaires, lorsqu'une voisine, prévenue par son mari du péril qui les menaçait, courut leur en donner avis. On délibéra aussitôt sur le parti à prendre, et un moment il fut question de faire sortir ces messieurs de la ville sous des déguisements; mais ce moyen n'ayant pu être employé, il fallut recourir à un autre sub-

Le récit de leurs aventures serait piquant, souvent même il paraîtrait invraisemblable. Nous voudrions par exemple montrer un soir d'hiver, *Cinq-Pieds* et M. du *Chastenier* au foyer d'un patriote, qui, touché de leurs souffrances, les accueille avec bonté, allume un grand

terfuge. Le danger augmentant à chaque minute, Mme Ricordeau confia ses hôtes à son parent Puisais, ouvrier mégissier, dont la maison était peu éloignée de la sienne et contiguë au boulevard. Celui-ci les reçut admirablement. Il venait à peine de cacher MM. Coudrin et Sainton que la force armée pénétra dans sa demeure. Au bruit des pas des révolutionnaires, M. Soyer s'enfuit dans la cour et se blottit dans un conduit souterrain qui s'étend sous une partie de la route ; il en ferma l'entrée avec des fagots qui se trouvèrent sous sa main et dans lesquels les patriotes enfonçaient leurs piques à diverses reprises. Après maintes recherches inutiles, le chef de l'escouade G..., se glissa dans le conduit le sabre à la main et se trouva bientôt face à face avec le proscrit. Mais loin de faire part à ses compagnons de son importante découverte, il les détourna de l'idée de tenter une semblable entreprise en leur montrant la boue qui avait souillé ses pantalons jusqu'aux genoux. Sans doute il avait été ému des angoisses du proscrit, mais il agit ainsi surtout pour ne pas compromettre Puisais, l'un de ses meilleurs ouvriers, dont la femme était alors sur le point d'accoucher.

Cette dernière fut tellement saisie par la pensée du péril qu'elle courait ainsi que toute sa famille, que de ce moment elle contracta une maladie nerveuse dont elle ne s'est jamais guérie.

La nuit suivante, Puisais père, qui demeurait à Montbernage, emmena M. Soyer hors de ville. MM. Coudrin et Sainton trouvèrent à Poitiers de plus sûrs asiles.

Lorsqu'en 1814, la place de sacristain de la Cathé-

feu pour sécher leurs vêtements trempés par la pluie et glacés par le froid ; leur donne du linge blanc, leur sert un excellent repas. Avec François Bernard et le doyen d'Amboise, nous gravirions les coteaux abruptes de la Cueille-Aiguë, et nous chercherions un refuge derrière un rocher, sous la voûte des cieux, dans le repli du terrain le plus inaccessible et le plus riant. Plus tard, nous prendrions la faucille et nous irions en moisson avec Louis Bernard et M. Coudrin, mais ces épisodes nous entraîneraient trop loin de *la Guste* à laquelle nous avons hâte de revenir.

Pendant que son mari et son beau-frère bravaient mille dangers, elle-même ne demeurait pas oisive. Son ménage terminé, le pain gagné avec tant de peine, partagé entre ses enfants, elle descendait au rez-de-chaussée, et, son ouvrage à la main, s'asseyait sur une pierre que l'on montre à la même place : c'était son poste de combat. De là, en effet, son œil plongeait sur la rue, principale artère du faubourg dont elle observait le mouvement sans pouvoir être vue ; rien ne lui échappait.

drate devint vacante, plusieurs concurrents se la disputèrent : les plus favorisés étaient le sieur O... et le courageux Puisais dont nous venons de parler. Au moment où les voix allaient se partager entr'eux, le chanoine Mass se leva : *Qui a sauvé les jours de M. Soyer*, dit-il, *est-ce O..., est-ce Puisais ?* et sur cette observation, sur le récit que fit M. Soyer du dévouement de ce dernier, l'assemblée toute entière vota pour Puisais.

Un ami passait-il, elle l'appelait et se concertait avec lui pour les cérémonies du soir ou du lendemain; un révolutionnaire se montrait-il, elle surveillait ses allures, afin de donner l'alarme à ses voisins en péril. Les agents du pouvoir venaient-ils l'inquiéter, elle préparait ses réponses aux questions qu'ils allaient lui faire, ou bien, si elle avait quelque prêtre caché dans sa maison, ce qui lui arrivait quelquefois, elle l'avertissait en frappant le plancher de l'appartement qu'il occupait sur sa tête; et aussitôt s'élançant par une brèche pratiquée tout exprès dans un mur mitoyen, le proscrit gagnait les *Quatre-Roues* où il était en sûreté.

Néanmoins malgré son adresse et les ressources infinies de son esprit, elle eût succombé dans cette lutte inégale, si elle n'eût été protégée par des *patriotes* qu'elle voyait depuis longtemps et qui s'étaient attachés à elle comme tous ceux qui l'approchaient; et si surtout elle n'eût été secondée par son concitoyen et parent, le brigadier de gendarmerie Lanes, plus connu sous le nom de Carabin. Ce militaire, dont la conduite n'était soupçonnée de personne à cause du civisme de son père, prévenait sa cousine chaque fois qu'elle devait avoir des visites domiciliaires, et quand ses occupations l'en avaient empêché, il tâchait du moins de les diriger lui-même, marchant le premier dans le corridor de *la Guste* et l'avertissant, par signes, de se tenir sur ses gardes. C'est ainsi qu'elle échappa par ses soins aux

périls les plus imminents; qu'un jour même elle lui dut son salut et celui de M. Pruel.

Afin de fortifier son troupeau dans la foi, cet homme apostolique s'était rendu à Poitiers au plus fort de la Terreur. Il méditait chez *la Guste* auprès de son divin Maître, pendant que celle-ci veillait à son poste habituel, lorsque tout à coup les gendarmes la surprirent, et avant qu'elle se reconnût, la sommèrent de leur livrer l'ancien curé de la paroisse. Carabin les commandait, et il croyait bien loin la victime qu'il venait arrêter : la pâleur de sa parente lui dessilla les yeux, et au moment où il se penchait de son côté pour la soutenir, elle lui dit à l'oreille : *Pour Dieu, sauves-nous, Monsieur le curé est là-haut.* Sur-le-champ et comme s'il repoussait quelque tentative de séduction, le rusé brigadier redoubla ses menaces, plaça des sentinelles aux issues de la maison, prescrivit à ses gendarmes de fouiller le rez-de-chaussée pendant qu'il ferait lui-même les perquisitions à l'entre-sol, et un instant après il paraissait devant M. Pruel qui lui dit avec sa sérénité ordinaire : *Eh bien ! mon ami, vous m'avez trouvé, me voici.* Pour toute réponse, Carabin se jetant aux pieds du proscrit le pria de le bénir, et lorsque son vœu fut exaucé, il s'empressa de sortir, criant que *l'oiseau était déniché, qu'il fallait le chercher ailleurs.* Puis il entraîna sur ses traces les sbires furieux, qui fouillèrent inutilement tout Montbernage, et revinrent à Poitiers honteux de leur déconvenue. Le soir, ces lieux témoins peu d'heures

auparavant de tant d'alarmes présentaient un tout autre aspect. Assis à la même table, Maurice, *Cinq-Pieds*, *la Geste*, fêtaient la venue de leur curé et la présence de leur ami *Carabin*. Tant il est vrai que la communauté de sentiments religieux est le lien le plus puissant des âmes.

La paix du cœur est dès ce monde la récompense du sacrifice chrétien, et jamais ne la goûtèrent mieux les principaux acteurs du drame que nous racontons. *Cinq-Pieds* était d'une gaieté inaltérable, la femme Pasquier, surnommée *la Gervile*, ne se tourmentait de rien : je me trompe, elle était parfois soucieuse la veille des solennités de l'église, non qu'elle redoutât de nouveaux dangers, mais c'est que le jour de ces grandes fêtes elle donnait à dîner aux proscrits et à ses parents et amis du faubourg. Marceau, son commissionnaire n'arrivait pas et elle ne savait comment remplacer le mets favori de ses hôtes : *les carpes de Montmorillon*. Au milieu de ses préoccupations de tous genres, M. Coudrin aimait encore à plaisanter. *Bonnes femmes*, disait-il aux revendeuses de Montbernage quand elles montaient en ville, *bonnes femmes, quittez vos langues*; et quand elles revenaient du marché, il ajoutait : *reprenez vos langues maintenant, nous sommes ici en sûreté*. Une nuit, en 1794, Madame Thomas, aujourd'hui religieuse de Ste-Croix, le rencontra dans une réunion nombreuse où il chantait ainsi que M. Sainton, tandis que les accompagnaient sur la harpe

des prisonniers incarcérés à la Trinité, qui avaient obtenu au poids de l'or, de Jean leur geôlier, quelques heures de liberté ¹. Quant à la Guste, elle n'était point par nature disposée aux saillies : elle avait un caractère grave, austère ; mais son visage serein reflétait le calme de son cœur, et lorsque, le soir, elle se

¹ M. l'abbé D. . tient de son grand'père, M. Meunier, des détails curieux sur la conduite de Jean vis-à-vis des prisonniers. Quand ce geôlier complaisant mettait les captifs en liberté, il avait coutume de leur dire : *Messieurs, rentrez à telle heure, il y va de ma vie* ; tous rentraient à l'heure fixée : il est vrai que c'était alors le refuge de l'honneur.

M. le baron de C... nous a communiqué des renseignements semblables qu'il avait recueillis de la bouche de Mme Choquin, détenue à cette époque à la Trinité. Cette dame, dont la postérité est nombreuse à Poitiers, était aussi remarquable par la résolution de son caractère que par sa gaieté ; d'ordinaire, elle guidait M. Coudrin lorsqu'il pénétrait dans la prison, soit pour administrer les sacrements, soit pour célébrer les saints mystères. Une nuit, elle sauva par son sang-froid la vie à ce courageux abbé : elle le précédait de quelques pas, une lanterne sourde à la main, lorsqu'au détour d'un corridor elle aperçut un administrateur justement redouté par la violence de ses passions politiques, qui faisait une ronde d'inspection ; feignant alors de tomber, elle éteignit la lumière, et M. Coudrin prévenu du péril s'échappa par-dessus les murs.

Ce même administrateur ayant sévèrement admonesté le geôlier sur les égards qu'il avait pour les captifs, Mme Choquin composa une chanson sur cet événement futile en apparence, mais qui avait vivement frappé les prisonniers ; on y lisait ces mots :

- « Il s'est fâché contre Jean
- » D'avoir été trop complaisant
- » Pour les oiseaux du monastère. »

rendait au chapelet, elle avait pour tous ceux qu'elle trouvait un mot aimable, un sourire gracieux. Quiconque l'eût vuc alors au milieu du cimetière, véritable forum du faubourg, eût compris l'influence magique qu'elle exerçait sur ses concitoyens. Les faibles, les forts, les chefs populaires, lui témoignaient publiquement leur respect, et bien accueillie en tout temps, elle était reçue avec enthousiasme lorsqu'elle apportait des nouvelles de M. Pruel. C'était même, nous n'en doutons pas, une des causes de son autorité, car l'amour qu'on portait au pasteur rejaillissait sur son interprète.

Lorsque la nuit venait terminer les jours mauvais de cette époque, *la Guste* rentrait dans sa demeure afin de se livrer à ses travaux domestiques. Bientôt survenait *Cinq-Pieds*, et lorsqu'ils avaient pris leur repas en famille, la veillée commençait. Les voisins, les amis la passaient avec eux : de même que la journée, elle était remplie par le travail et les œuvres de salut. A la lecture spirituelle succédait le catéchisme, dont l'enseignement était confié aux plus saintes femmes de la paroisse ; puis on récitait la prière en commun, et chacun gagnait la grange de *la Gervile*, où ne tardait pas à retentir le chant des cantiques.

La chambre de Louis Bernard était-elle choisie pour la célébration du divin sacrifice, la veillée était plus animée encore. Les uns mettaient en ordre l'appartement où l'auguste victime allait être immolée, les autres donnaient un nouveau lustre aux ornements sa-

cerdotaux, d'autres enfin dressaient l'autel. Ces braves gens étaient si riches de foi, si pauvres d'argent, qu'au lieu de chandeliers ils se servaient de bouteilles d'encre ornées de festons de papier de couleur. Parfois dans les salles basses de la maison de *la Guste* régnait le silence le plus absolu. C'est que Pâques, Noël, l'Assomption, ces grands anniversaires du catholicisme qui renuent si profondément les âmes, étaient proches. Les fidèles se disposaient, par l'aveu de leurs fautes, à les fêter dignement, et c'était chez *Cinq-Pieds*, que les prêtres cachés recevaient les confessions. Dès l'année 1792, avant la suppression des couvents, Madame Thomas, alors pensionnaire des sœurs de *la Sagesse*, fut conduite chez *la Guste* par ses pieuses institutrices et elle y trouva M. Coudrin qui, déguisé en garde national, exerçait son ministère derrière une porte, tandis qu'un peu plus loin, accoudé sur une table, M. Soyer entendait les pénitents sous son costume traditionnel de gendarme. Elle eut peur de ce dernier et préféra s'adresser à M. Coudrin; mais son effroi n'égalait pas celui de la jeune Boutet qui, s'étant confessée à l'âge de sept ans à M. Soyer, fut saisie, dit-elle, d'un tel débattement de cœur à la vue de son plumet rouge, qu'il envoya bien loin ses péchés et qu'elle ne put les rattraper. A l'issue de la messe, *la Guste* veillait au coucher de ses enfants qui d'ordinaire, les aînés du moins, l'accompagnaient à l'office divin. Elle commençait alors ses prières particulières, et l'oraison

avait pour elle tant de charmes, que le jour la surprit bien des fois dans ses entretiens avec son Sauveur. Enfin, brisée de fatigues, une dernière ronde dans sa demeure terminée, elle se jetait sur son lit et s'endormait d'un sommeil paisible, du sommeil du juste.

IV.

Nous avons consacré un long article à *la Guste* et à sa vénérable amie *la Gervile*, parce que de tous les habitants du *Subourg*, elles rendirent sans contredit le plus de services à l'Église. Il nous reste à montrer quelques figures, qui, bien qu'elles ne se dessinent que sur le second plan, ont droit à notre sympathique intérêt. Un mot de la femme *Blanchard* nous la fera connaître : *Avec tes dévotions, ton engouement des prêtres, lui disait son mari, tu nous enverras à la guillotine, nous et nos enfants. — Eh bien ! lui répondit-elle, nous mourrons dans la pénitence, nos enfants dans l'innocence, nous se-*

rons heureux t'retous Plus tard, lorsque l'infortuné Louis XVI périt victime de la lâcheté des honnêtes gens, de la perversité des sectaires, elle réunit ses voisins, les jardiniers des *Quatre-Roues*, et ils répétaient ensemble une complainte, qu'on avait composée à Montbernage, sur le roi martyr. Voici le premier couplet :

Peuple français, quand tu avais un roi,
Tu ne connaissais pas la misère ;
Maintenant que les gueux font la loi,
Tu manques de tout sur la terre.

Dès le commencement de ce récit, nous avons parlé de la femme Favreau, plus connue sous le nom de *la Clémenceau*, comme de la directrice des chants qui précédaient la messe, et, par là même, nous avons signalé son courage. Sa délicatesse était si notoire que la famille de M. de Vancelle n'hésita pas à confier à cette pauvre couturière son linge et des objets précieux qu'elle conserva pendant les mauvais jours et rendit scrupuleusement après la tempête. Sa foi était naïve, profonde : elle la révéla tout entière dans une épisode de sa vie qu'elle a racontée bien des fois à M^{lle} Marianne et qui ressemble à une légende du moyen âge.

Chaque soir elle arrivait des premières aux pieuses assemblées des fidèles, et pendant son absence, à la grande surprise des proscrits qui se cachaient dans un appartement au-dessous

du sien, ses onze enfants, qui restaient seuls, ne se plaignaient jamais. Une nuit cependant que la messe devait être célébrée chez *la Guste*, sa voisine, elle emporta dans ses bras son dernier né ; mais à peine fut-elle entrée dans la chambre qui servait de chapelle qu'il se mit à pleurer. Elle essaya d'apaiser ses cris, ils redoublèrent. Elle passa dans un appartement voisin, examina si rien ne le blessait, ce fut peine perdue. Alors, comme si elle obéissait à une inspiration du ciel, elle franchit la rue, rentre chez elle, dépose dans son berceau la frêle créature qui se tait et s'endort. Aussitôt tombant à genou : *O mon bon Jésus, s'écria-t-elle, vous me punissez de mon manque de confiance en vous. Jusqu'à présent j'avais mis mes enfants sous votre protection et vous les aviez préservés de tout mal. Aujourd'hui j'ai voulu prendre soin moi-même de mon dernier né et il a souffert ; désormais je les laisse sous votre garde.* La tradition ajoute que pendant qu'elle chantait les louanges du Seigneur, jamais sa famille n'éprouva d'accident : signe manifeste que notre bon Maître avait accepté le dépôt qui lui était remis si ingénuement par cette humble chrétienne.

Sur la même ligne que la Clémenceau nous pouvons placer Pasquier, autre voisin de *la Guste*, qui contribua puissamment à sauver ses hôtes en lui permettant d'ouvrir une brèche dans leur mur mitoyen ; la femme de François Bernard dont l'intrépidité était au moins égale à celle de son mari, et la femme Daniau qui,

subissant un soir une visite domiciliaire, saisit au collet le chef *des patriotes*, au moment où il passait son sabre nu dans le lit de ses enfants, et, l'entraînant vivement, faillit le précipiter du haut de l'escalier. Ces braves gens demeuraient tous à Montbernage. Nous pouvons citer encore la femme Brunet qui, selon son expression, *portait dans sa dorne les vases sacrés pour dire la messe*, et qui fut avec Boutifer, la veuve Ricordeau, son parent Puisais, frère du sacristain, et l'aubergiste Picard, la providence visible des prêtres de la basse-ville du Pont-Joubert. C'est la mère Brunet qui, rencontrant le sieur Py..., curé de Saint-Michel, alors qu'il venait de prêter serment à la constitution, lui reprocha sa conduite, et le malheureux lui avoua qu'il avait sacrifié ses convictions à la peur. Que n'eût-elle pas dit à son prédécesseur Pignonneau, dont l'impudence, le ridicule et la lâcheté furent à la même hauteur, et qui, après avoir consommé son apostasie par le mariage ¹, fit écrire en grosses lettres cette inscription sur les portes de la cathédrale :

« Saint Pierre s'est marié, saint Hilaire s'est marié,
» Pignonneau les a imités. »

¹ On lit dans les notes de l'ouvrage sur les séances de la Société populaire de Poitiers, à la page 26, note v (Extrait des registres de la Société populaire de Poitiers du 24 septembre 1793) :

« Le citoyen Pignoneau, ci-devant noble et prêtre » a reçu ce matin la bénédiction nuptiale à Saint-Pierre, en présence d'une députation de tous les

Les mères, en général, bravèrent tous les périls pour conserver la foi à leurs enfants, et ceux-ci suivirent leurs exemples. Nous avons vu qu'à Montbernage c'était parmi les jeunes gens qu'on choisissait les vedettes, les sentinelles ; parmi les jeunes filles, les réveill-matin. Celles-ci formaient également le chœur des chanteuses dont l'influence était incontestable au point de vue religieux, puisque par la beauté de leurs voix elles retenaient le peuple au pied des autels jusqu'au commencement du saint-sacrifice. Nous avons nommé les principales d'entr'elles : deux surtout, Louise Patrault et Radegonde Petit, méritent de fixer notre attention. Elles avaient une mémoire si heureuse qu'elles se rappelaient mot pour mot les discours qu'elles avaient entendus une seule fois, et cette précieuse faculté avait été mise à profit par leurs concitoyens. Lorsque la parole de Dieu était annoncée à Montbernage, les retardataires, les absents, tous ceux qui n'avaient pu en recueillir les fruits se réunissaient le lendemain, et l'une de ces intelligentes ouvrières leur répétait le sermon de la veille. M^{lle} Marianne se souvient parfaitement d'avoir assisté chez son père à une assemblée de ce genre. Une foule nombreuse entourait l'orateur, Radegonde Petit, qui se tenait sur un

» corps administratifs, de la société populaire et de
» presque tous les habitants de cette ville. Le citoyen
» Pl..., avant de donner la bénédiction nuptiale, a
» fait un excellent discours analogue à la fête. »

escabeau , et que l'on écoutait aussi religieusement que M. Coudrin lui-même dont elle reproduisait une instruction.

Peut-on s'étonner après cela des actes de courage qu'accomplirent ces bons cultivateurs et des persécutions qu'ils eurent à souffrir ; jamais elles ne leur manquèrent ; nous en trouvons la preuve dans les paroles suivantes de M. Coudrin. Ce saint prêtre ne passait guère de semaine sans visiter son cher faubourg. Lorsque la sûreté de ses hôtes et la sienne exigeaient son éloignement , il avait coutume de dire : *Il semble , quand je suis ici , que le diable avertit les patriotes de venir me chercher.* Les arrestations étaient rares il est vrai à Montbernage , mais il fallait veiller sans cesse pour ne pas être surpris par la police de la ville et surtout par les révolutionnaires du Pont-Neuf , qui portaient à leurs voisins une haine d'autant plus âpre , qu'aux divergences d'opinions politiques et religieuses se joignait une vieille rivalité de clocher.

Dans ce quartier aujourd'hui excellent et qui formait une commune , régnait en maître P... , l'ancien sacristain de la paroisse , dont le trait suivant fera connaître le caractère. Après avoir trahi son curé et son bienfaiteur , M. Romain , qui refusa le serment et mourut en Espagne ; après avoir dévasté l'église , brisé le sanctuaire dont il était le gardien , il résolut d'abattre le dernier signe du culte à Saint-Saturnin. *J'étais alors un tout petit enfant* , nous a raconté le père Brimeau , décédé en 1857 à l'âge de 81 ans ,

et je jouais sur la route, lorsque je vis P... scier avec un autre homme le pied de la croix de mission qui s'élevait près de l'octroi, en montant le chemin du Breuil-Mingot; leur ouvrage sacrilège presque terminé, l'ex-sacristain se tourna vers son compagnon et lui dit : — Tirons nos jambes maintenant, et prenons nos précautions; car si la croix tombait sur nous, on prétendrait que Dieu nous punit. Elle ne tomba pas sur eux ainsi qu'il le craignait; mais le sieur P... ayant voulu se chauffer avec ses débris, le feu prit à la cheminée et bientôt la maison fut toute en flammes. Pendant qu'il cherchait vainement à en arrêter les progrès, un cultivateur en blouse criait du haut des Dunes : *Laissez-lou brûler quou coquin, laissez-lou brûler*; et la foule, terrifiée du crime et du châtement du sacrilège, l'eût laissé brûler, sans la compassion qu'inspiraient les voisins, dont les toits étaient déjà couverts par des étincelles.

Quand ce malheureux pénétrait à Montbernage avec son ami S..., le cocassier, et B..., le père *Eternel*, et l'inséparable du père *Eternel*, D..., l'agent national de la commune, il n'est pas d'insultes qu'ils ne prodiguassent aux catholiques les plus fervents. La mère Chemin était soupçonnée d'aller à la messe; ils la saisirent un jour, et la plaçant de force sur un âne, le visage tourné vers la queue de l'animal, ils la conduisirent à la Cueille-Aiguë au son des fifres et des tambours. Parfois ces misérables variaient leur plaisir : un jour l'un d'eux porta triomphalement au bout d'une pique une tête

de loup ; et lorsqu'au bruit assourdissant de leur orchestre ils eurent rassemblé une foule considérable, ils insultèrent à sa douleur, à ses regrets, en répétant tous ensemble : *La voilà, tas d'aristocrates, la voilà, la tête à Cruel* ; car dans leur grossier langage, ils ne désignaient jamais autrement le noble banni, l'excellent M. Pruel.

Si les patriotes étaient si insolents vis-à-vis des habitants de Montbérnage dans leur propre faubourg, jugez des traitements qu'ils leur faisaient subir quand ils les rencontraient en ville. Ici nous invoquons le témoignage d'une de leurs victimes, la femme Chartier, dite *la Paroissienne*, du surnom de *Paroissien*, donné à son mari par M. le curé Joutard, parce qu'il était le seul garçon de huit enfants qu'il baptisale même jour. Une semaine après l'expulsion de M. Pruel de son église, le dimanche de Pâques de l'année 1791, elle avait été à Buxerolles entendre la messe du curé orthodoxe de cette commune, et elle était à peine de retour que sa mère l'envoya chercher un peu de viande pour les *décarémer*. La *Paroissienne* avait alors 16 ans, et avec la légèreté de son âge, son inexpérience du monde, elle ne se méfia pas assez d'une de ses voisines, démocrate fanatique qui observait ses souliers, couverts de poussière, au moment où elle arrivait au marché ; la montrant tout à coup aux bouchers et à quelques gardes nationaux qui l'entouraient : *Tenez*, leur dit cette femme cruelle, *en voilà une encore qui arrive de Buxerolles*. Il n'en fal-

lait pas tant pour exciter leur fureur, et s'adressant à la jeune fille, ils lui ordonnèrent de se mettre à genoux devant eux et de leur demander pardon d'avoir été à la messe : *Messieurs*, leur répondit-elle, *je demande pardon à Dieu, quant à vous, je n'ai pas de pardon à vous demander*. Aussitôt ils la frappèrent, les gardes nationaux du plat de leurs sabres, les bouchers du revers de leurs couteaux, et l'entraînant à Notre-Dame, ils lui plongèrent la tête dans un bénitier. Au bruit qu'elle faisait en se débattant, un prêtre assermenté qui s'habillait au grand autel pour célébrer l'office, accourut à son secours et l'arracha des mains de ses bourreaux; il était temps, car elle avait tant bu d'eau qu'elle était presque asphyxiée et déjà toute noire. Sa constance, du reste, ne fut point ébranlée par les outrages qu'elle avait eu à subir. Elle continua d'être le modèle de ses compagnes, et quand plus tard fut établi le calendrier républicain, elle refusa toujours de travailler le dimanche. C'était la condition formelle qu'elle mettait chaque année au louage de ses services; et comme un des rares jacobins du faubourg lui disait : *Le décadi tu travailles bien*; elle lui répondit : *Ce n'est pas le bon Dieu, c'est vous qui l'avez fait*; et elle ajouta : *Le bon Dieu a établi le dimanche pour nous sanctifier*.

L'héroïsme enfante l'héroïsme et l'enthousiasme religieux de ces populations était excité encore par les grâces singulières dont était honoré leur brûlant apôtre M. Coudrin. Une nuit qu'il allait administrer un malade à Buxerolles,

il s'égara dans un bois. Ses compagnons Bessonnet et Etienne du Bilot délibèrent sur le chemin qu'ils doivent prendre, lorsque tout à coup une faible lueur apparaît dans le lointain. Annonce-t-elle des amis ou des ennemis ? Leur perplexité redouble ; mais l'un d'eux , animé par une pensée de foi : *Suivons cette lumière*, dit-il , *imitons les mages*, et ayant marché dans sa direction, elle les conduisit sur la lisière du bois où elle s'évanouit. C'était peut-être un phénomène naturel, un feu follet, mais il avait brillé à temps pour éclairer la marche des voyageurs.

Une autre nuit qu'il se rendait à Vaumauray, ferme isolée où le sieur Duvergé lui donna souvent asile ainsi qu'à beaucoup de ses confrères, il fut obligé , à Saint-Eloi , de s'écarter quelques minutes et plaça la réserve qu'il avait toujours avec lui, sur une pierre couverte pour tout ornement de son bréviaire. Pendant son absence, le fidèle Puisais s'était mis à genoux et adorait. Mais *M. Coudrin*, ajoute son neveu, auteur de ce récit, *n'eut pu retrouver facilement et l'adorateur et le Dieu caché, si une vive lumière formant un cercle autour du ciboire ne lui eût montré la route qu'il devait suivre*. À peine eût-il repris le Saint-Sacrement qu'elle disparut. C'est même en souvenir de ce miracle que le collège de Picpus possède sa maison de campagne à Saint-Eloi.

Les âmes pieuses qui liront ces lignes auront une nouvelle occasion de louer le Seigneur , elles diront sans doute avec Puisais : *C'était*

l'ange de M. Coudrin qui le conduisait. Quant aux incrédules, leur sourire ne nous effraie pas, il est bien d'autres circonstances que leur raison n'acceptera pas. N'est-ce pas un fait inouï que dans un faubourg sillonné constamment par les prêtres fidèles, aucun d'eux n'y soit tombé au pouvoir de la révolution ! Il faut vraiment fermer les yeux pour ne pas reconnaître qu'une providence visible veille sur M. Coudrin pendant toute la terreur. Il était partout sur la brèche, partout on le poursuivait avec acharnement, jamais on ne put le saisir, et dans le même moment, plusieurs de ses confrères périssaient à Poitiers, victimes de leur zèle.

En 1794, deux frères, Ambroise de Chartres, vicaire de Chaunay, près Loudun, et Jean de Chartres, vicaire de Broye, près Richelieu, sont arrêtés au Pont-Neuf, chez M^{lle} Babin¹ et exécutés avec cette courageuse fille dans les vingt-quatre heures. La consternation est générale. M. Coudrin se décide à rentrer en ville où il sera moins recherché ; l'intrépide *Cinq-Pieds* le précède. *Qui vive ?* lui crie la sentinelle du *Pont-Joubert*, « citoyen ! » répond *Cinq-Pieds* et il passe : *qui vive ?* crie-t-on de nouveau, même réponse de M. Coudrin et déjà le confesseur de la foi franchit le seuil de la porte,

¹ Selon le témoignage de M^{me} Périnnèt, M^{lle} Babin se rendit au supplice en chantant un cantique qui commençait par ces mots :

Allons, mon âme, au bonheur éternel.

lorsque les gardes nationaux qui occupent l'intérieur du poste rappellent à la sentinelle de bien examiner ceux qui entrent. *Soyez tranquilles*, dit celle-ci, *je le connais, c'est un bon citoyen*, et s'adressant à M. Coudrin qui passe devant elle : *Ah ! Monsieur, que vous avez couru un grand danger !* or le factionnaire s'était confessé au proscrit deux jours auparavant, et l'avait reconnu au son de sa voix.

Un peu plus tard, M. Dodain, prêtre lazariste, est découvert chez les époux Saint-Fié, non loin de la demeure de M^{lle} Babin, et vingt-quatre heures après, le jour du Vendredi-Saint, il monte sur l'échafaud en chantant. M. Coudrin qui partageait sa retraite, venait de sortir lorsqu'eut lieu l'arrestation du martyr de la foi. Des Incurables¹, où il entendit un de ses pénitents, il s'était rendu chez un boulanger du nom de Vinaie et il se faisait tranquillement la barbe, quand la belle-sœur de son hôte courut lui dire que les gendarmes venaient l'arrêter. Se précipiter par une trappe dans un sombre réduit que formait le vide laissé entre la toiture et un faux plancher, ce fut pour M. Coudrin l'affaire d'un instant, et les gendarmes ne découvrirent aucune trace de son passage. Le lendemain, il entra en ville déguisé en maçon,

¹ Les révolutionnaires avaient laissé la direction des Incurables à la sœur Ave de l'ordre de la Sagesse, la même qui fut exposée au pilori avec cet écriteau sur la poitrine : *Receleuse de prêtres* ; elle tricota tout le temps qu'elle demeura sur l'échafaud.

le mortier sur l'épaule, un pain sur la tête. La femme Vinaie et sa sœur M^{lle} Fradet l'accompagnaient, un pain également sous le bras : *Nous allons*, dirent-elles aux gardes nationaux, de service au *Pont-Neuf* ; *Nous allons porter la collation à nos ouvriers de Saint-Hilaire*. Nul ne les inquiéta.

Une autre fois enfin, M. Coudrin échappa d'une manière si merveilleuse à ses ennemis, qu'il tomba à genoux à l'instant même et s'écria : *Mon Dieu, vous voulez me garder, je suis cependant bien peu digne de votre sollicitude !*

Il comprit néanmoins que ce serait tenter la Providence que de résider plus longtemps dans un faubourg où il était trop connu, et le 22 avril 1794, il se fixa définitivement à Poitiers. Il y reçut l'hospitalité de plusieurs dames qui habitaient en communauté rue d'Oleron, et unissaient leurs prières afin de rallumer par la dévotion aux sacrés cœurs de Jésus et de Marie, la foi presque éteinte en France. Il devint leur directeur, les suivit dans la rue du Moulin-à-Vent, et jeta dès lors avec elles les premiers fondements de la congrégation de Picpus. On peut même dire qu'à partir de cette époque, ce fut son œuvre principale ; mais il n'abandonna aucune de celles qu'il avait entreprises, et bien des fois encore nous aurons occasion de le voir à Montbernage où sa voix vénérée faisait d'autant plus d'impression qu'on l'entendait plus rarement.

V.

Peu de temps après les événements que nous venons de raconter, Robespierre recevait le châtiment de ses crimes, et, à l'exemple de Paris, une heureuse réaction s'opérait en province contre ses partisans. Elle fut si vive à Poitiers, que plusieurs membres de la société populaire en furent exclus et quelques-uns même mis en arrestation par ordre de leurs frères¹. De ce nombre fut B., l'un des persécuteurs les plus actifs du faubourg Montbernage. Dans la séance du 17 fructidor an II de la République une et indivisible, le citoyen A... lui reprocha d'avoir proposé de septembriser les détenus, et comme B... voulait se défendre, les témoignages accablants le réduisirent au silence. G..., substitut de la commune l'attaqua en ces termes : *Je ne connais pas d'homme*

¹ Consulter pour tout ce qui regarde les excès des révolutionnaires, les procès-verbaux des séances de la Société populaire de Poitiers, après le 9 thermidor.

plus cruel que B..., quand il venait dans les maisons de détention, notamment à la Visitation, il n'avait autre chose à dire : Il faut tout guillotiner. Pour qui sont ces diners ? Ils sont pour des hommes qui doivent périr bientôt, il ne faut pas qu'ils meurent si gras. — Au milieu des cris : à bas B..., à bas cet anthropophage, S... le jeune obtint à grand'peine la parole, et se tournant vers l'accusé, il lui jeta à la face cette terrible apostrophe : *N'as-tu pas dit dans le café Bourgeois : il faut massacrer tous les détenus ! — Mais tu n'en aurais pas le courage, lui dis-je. — Si, reprit B..., je me sens le bras assez nerveux pour cela.* Il n'en fallait pas tant pour déterminer la chute de ce scélérat, et le président de l'assemblée le consigna provisoirement dans sa maison, sous bonne et sûre garde, aux cris réitérés de : « Vive la Convention ! Vive la justice nationale ! » — Son ami D... eût subi le même sort, s'il n'eût déjà comparu devant son souverain juge ; mais sa mémoire fut flétrie dans la séance du 19 fructidor de la même année, et rien n'égale l'atrocité du propos que lui prêta le citoyen P... *Il n'est plus temps, disait ce monstre à la municipalité, il n'est plus temps de mesurer le sang à la pinte. Il faut le verser à grands flots. Guillaume Tell fit égorger dans un moment la moitié de ses concitoyens, et Guillaume Tell était vertueux.*

Nous nous taisons sur leurs séides, sur cette tourbe dont ils déchaînaient la fureur contre Montbernage. Ils tremblaient à leur tour, ils cherchaient à se faire oublier, et leurs victi-

mes jouissaient enfin de quelques instants de repos. Ce fut alors qu'arrivèrent à Poitiers plusieurs confesseurs de la foi qui avaient été jetés dans les fers, pendant la terreur, pour refus de serment. L'un d'eux, M. Frère, chanoine de Sainte-Radegonde, fut repris en 1797 et déporté à Cayenne où un crocodile le dévora. Un autre, M. Nivert, surnommé *la Jeunesse*, s'établit chez un sieur Chanteau, sellier, en face la Fontaine du *Pont-Joubert* et y demeura jusqu'à la signature du Concordat¹. Au début de ses courses apostoliques, M. Nivert ne fut point inquiété ; il était peu connu, et, l'eût-il été davantage, l'autorité eût fermé les yeux sur ses démarches, car les thermidoriens sentaient que la France était lasse d'être gouvernée par des bourreaux, et Tallien inaugurerait son pouvoir par des mesures de clémence. Mais bientôt leurs mauvais instincts se réveillèrent et la persécution recommença. Elle fut moins continue, moins violente, il est vrai, que celles qui avaient précédé ; mais les lois de proscription ne furent point abolies, et si l'échafaud ne déshonora plus nos places publiques, les confesseurs de la foi eurent à redouter sans cesse la détention, l'exil au delà des mers, une mort lente et cruelle sous un ciel de feu. L'esprit entrepre-

¹ On trouve aux archives de Sainte-Radegonde tous les extraits des actes de mariage et baptême que M. Nivert a faits dans cette paroisse pendant les années 1796 et 1797.

M. Nivert est cité avec éloge dans les archives conservées à l'évêché sur cette époque.

nant de M. Nivert l'avait signalé à la police. Elle mit tout en œuvre pour le saisir. Mais quel était le lieu de sa retraite ? Elle l'ignora longtemps. Qui eut soupçonné Chanteau de donner asile aux proscrits ? Chanteau veuf alors, père de sept enfants en bas âge, et dont les fonctions municipales attestaient le patriotisme. Un jour vint cependant où ses pieuses fraudes ne trompèrent plus personne et où ses prétendus amis de la veille devinrent ses ennemis les plus ardents. Par leurs ordres, des espions observèrent le moment où M. Nivert entra chez son hôte, et une perquisition y fut opérée sur-le-champ ; mais elle ne produisit aucun résultat, et celles qui suivirent n'eurent pas plus de succès. Voici, du reste, l'explication de ce mystère, telle que nous l'ont donnée l'un des fils Chanteau, vieillard de 74 ans, et son gendre, M. Jadeau, qui habite la même maison et exerce la même industrie que l'aïeul de sa femme.

Par une porte parallèle au magasin et située sur la rue, M. Nivert entra dans un corridor étroit ; il traversait une cour et gagnait un bâtiment isolé où deux chambres s'ouvrant sur le pallier de l'entre-sol étaient mises à sa disposition. L'une d'elles, celle de droite en montant, lui servait de chapelle. Il y célébrait les saints mystères, annonçait la parole de la vérité aux fidèles, entendait l'aveu de leurs fautes et le chiffre des unions qu'il y bénit, des âmes qu'il y régénéra dans les eaux du baptême est très-considérable. Un mot du fils Chanteau,

celui même de qui nous tenons ces détails, est de nature à nous en donner une idée. D'ordinaire et par des motifs de prudence faciles à concevoir, il était parrain des nouveaux nés : le nombre de ses filleuls fut si grand qu'il nous disait en riant : *Je les compte par centaines dans la ville, la campagne et les faubourgs*. M. Nivert convertissait aussi sa chapelle en école et il apprenait le latin à quelques jeunes gens appartenant à des familles chrétiennes et royalistes et qui, à cause de leur jeune âge, n'avaient pu suivre leurs pères lors de l'émigration. En un mot, c'était la salle que ce saint prêtre consacrait au culte et à l'enseignement. Dans celle de droite, au contraire, il n'admettait que ses confrères, soit qu'ils partageassent ses travaux, soit qu'ils recourussent comme lui au sieur Chanteau, afin d'échapper aux poursuites de la police. Nulle part, du reste, ils n'étaient plus en sûreté. En cas d'alerte, ils s'élançaient dans la cheminée, poussaient une porte secrète et se glissaient dans une cachette que leur avait ménagée au-dessus de l'appartement la prudence de leur hôte. Une ceinture de hautes murailles et de rochers la rendait invisible, et l'eut-on aperçue, il eût été impossible d'en soupçonner l'usage; car elle était si étroite, le toit qui la recouvrait était si bas, que nous nous sommes demandé parfois comment elle pouvait contenir les fugitifs. C'est là cependant que s'enfermèrent, ou plutôt s'entassèrent, sept d'entre eux surpris par une visite domiciliaire, et quand la

gendarmerie pénétra dans la chambre qu'ils venaient de quitter, elle ne trouva aucune trace de leur passage. Les bréviaires, les vases d'église, les ornements sacerdotaux, tout avait été transporté dans la cachette. Les lits encore chauds des proscrits se trouvaient occupés par plusieurs des fils de Chanteau, que ce brave homme avait séparés de leurs frères au milieu de leur sommeil. Ainsi protégé par les ruses, le sang-froid et l'audace de son hôte, M. Nivert habita constamment le faubourg et par ses soins le service religieux n'y fut plus interrompu. Nous aurons occasion de signaler de nouveau son courage à mesure que nous avancerons dans ce récit ; mais dès à présent nous devons constater qu'il se dévoua spécialement aux riverains du Clain depuis l'abreuvoir du *Cornet* jusqu'à l'établissement des sœurs de *la Sagesse*.

VI.

Vers la même époque, M. de Monfrebeuf,

doyen du chapitre d'Amboise ¹, évangélisait les *Quatre-Roues*. A son arrivée dans le faubourg, un sieur Garnier ², tailleur de pierres,

¹ M. de Monfrebeuf était connu dans le faubourg sous le surnom de M. Alexis.

² Le père Garnier nous a souvent montré la petite chambre qu'il consacrait à son hôte. Lorsqu'il l'accompagnait dans ses courses périlleuses, le doyen d'Amboise lui confiait habituellement sa montre : *Si l'on nous poursuit, lui disait-il, tu es jeune, tu pourras t'échapper ; tu garderas du moins, ce souvenir de moi.*

M. de Monfrebeuf devait lui en laisser un plus précieux encore. Il bénit lui-même, en 1795, l'union de son guide avec Marie-Magdeleine Vangile, et consentit à lui en donner une reconnaissance écrite : *Il faut, lui disait-il, à cette occasion que je sois bien sûr de toi, car depuis le commencement de la persécution, je n'ai jamais remis à personne une pièce signée de ma main où soient constatées les œuvres de mon ministère.*

Voici la copie de l'acte de mariage du père Garnier :

« L'an mil sept cent quatre-vingt quinze et le premier jour de juillet, nous soussigné prêtre catholique et non assermenté, bien instruit des vie, mœurs et religion de René Garnier, tailleur de pierre, âgé de 19 ans, natif de la paroisse de Sainte-Radegonde de la ville de Poitiers, fils de René Garnier aussi tailleur de pierre et de feu Marie-Anne Marsault, ses père et mère, d'une part ; et de Marie-Magdeleine Vangile, âgée d'environ 22 ans, fille d'Étienne Vangile, tailleur de pierre, et de Marie Gouin ses père et mère, née en la paroisse de la Résurrection de ladite ville de Poitiers, d'autre part, procédant l'un et l'autre sous l'autorité de leurs dits pères et mères : publication faite de leur promesse de mariage en la municipalité dudit Poitiers les vingt-six, vingt-sept et vingt-huit du mois de juin dernier, sans qu'il y ait eu aucune opposition à leur dit mariage, et sur la promesse qu'ils nous ont faite de vivre et mourir dans la religion catholique, apostolique et romaine et d'y élever leurs enfants, préalablement munis du sacrement de pénitence, leur avons

lui donna l'hospitalité. Le confesseur de la foi s'était réfugié ensuite à Vaumauray, chez l'ami des prêtres, Duvergé, dont la veuve fut recueillie à l'issue de la révolution par leur valet de ferme Pierrot qui n'était autre que le curé de Nieul-l'Espoir.

Beaucoup d'asiles ignorés s'étaient encore ouverts devant lui et l'année 1795 commençait son cours, lorsqu'il s'établit définitivement chez le jardinier François-Bernard. Il occupait la chambre la plus vaste, la mieux aérée de la maison ; le linge le plus fin lui était destiné ; pour sa table étaient réservés les meilleurs fruits, et dans les soirées d'hiver, lorsque son hôte servait à ses amis une frugale collation, il ne manquait jamais de prélever la part du proscrit. A l'exemple de Bernard, les autres habitants des *Quatre-Roues* témoignaient au doyen d'Amboise leurs sympathies et leur respect. Ils assistaient en foule aux offices qu'il célébrait, tantôt dans son appartement, tantôt

donné la bénédiction nuptiale, ensuite de laquelle avons célébré la sainte messe à laquelle ils ont communie. Ont été présents, auxdites épousailles les susdits pères et mères des conjoints, Marie Couvertier, belle-mère du nouveau marié, et François Maître, jardinier, leur ami commun, lesquels ont avec nous signé, sauf lesdites Marie-Magdeleine Vangile, Marie Gouin et Marie Couvertier, qui ont déclaré ne savoir ; de ce requis un mot rayé nul pour ne valoir.

» Ont signé :

» René GARNIAI, René GARNIÉ,

» L'abbé de MONFREBEUF, prêtre,

» doyen du chapitre d'Amboise. »

dans une grotte sanctifiée déjà sous la terreur par l'immolation de l'Agneau ; et les liens qui les unissaient au confesseur de la foi se resserraient de plus en plus, lorsqu'un événement imprévu les rompit tout à coup.

Un de ces malheureux, qui sont la honte de l'humanité, dénonça l'intrépide faubourien. La nuit suivante, Bernard fût tombé avec M. de Monfrebeuf au pouvoir de la révolution, si *Carabin*, toujours dévoué, ne les eût prévenus du sort qui les menaçait. Quelques heures après, le silence des dunes qui couronnent cette partie si pittoresque du faubourg était interrompu par un bruit inaccoutumé. A la faible lueur d'une lanterne, le doyen d'Amboise gravissait la colline et il suivait des sentiers si étroits, si dangereux que nous ne les avons parcourus, au milieu du jour, qu'en tremblant. Il gagna de la sorte un épais bocage à l'extrémité duquel est située la retraite dont nous avons parlé en anticipant sur ce récit. C'est une chambre en plein air, assez vaste pour contenir cinquante personnes à la fois, où règne une végétation luxuriante. Du côté des dunes, un rocher à pic, tapissé de lierres séculaires, la dérobe à tous les regards : du côté des boulevards, un rideau d'églantiers, d'aubépines, de guigniers sauvages jetés sur le bord de l'abîme, rappelait aux fugitifs que la Providence n'abandonne jamais ceux qui combattent pour la vérité. Le doyen d'Amboise y passa la nuit entière ; il séjourna le lendemain et le surlendemain chez un sieur Char-

tier, à la Cueilie-Aiguë; et, poursuivi sans cesse par ses ennemis, il accepta la proposition que lui fit son ancien hôte de le conduire à Poitiers.

Ce n'était point cependant une entreprise facile. Jamais ils n'eussent pu déjouer la vigilance des *patriotes*, s'ils ne se fussent assuré le concours de *Cinq-Pieds* et de Clémenceau, de service se soir-là au *Pont-Joubert*. Entre dix et onze heures, alors que Clémenceau était en faction et que le Jovial *Cinq-Pieds* occupait par ses saillies l'attention du poste, ils pénétrèrent en ville, causant à voix haute et discutant avec l'animation de personnes qu'absorbe entièrement leur entretien. Ils arrivèrent bientôt chez mademoiselle Hérault qui habitait dans la rue du Gervis-Vert et dont M. Pruel recevait en ce moment l'hospitalité. Nous n'avons pas besoin de dire que l'apôtre des *Quatre-Roues* fut traité par sa nouvelle bienfaitrice avec tous les égards dus à ses malheurs, à son caractère et à ses vertus; mais les révolutionnaires découvrirent son asile et après avoir échappé miraculeusement à leurs recherches, il fut contraint encore de s'éloigner.

Une nuit, que pour plus de sûreté, il partageait le lit d'un voisin, le bonhomme *Crincreau*, leur chambre fut envahie tout à coup par une patrouille. La tête couverte par les draps, immobile, le proscrit offrait à Dieu le sacrifice de sa vie, lorsque le sang-froid de son compagnon le sauva; *Où est ce prêtre!* criait à celui-ci le chef de l'escouade furieux,

où est ce prêtre ! Le bonhomme Crinreau de répondre : *Un prêtre ? quelle bête est-ou-ça ?*— Puis, tombant sur son oreiller, il se rendormit, sembla-t-il, comme s'il eût fait un mauvais rêve. Un tel homme ne pouvait paraître suspect et les gardes nationaux se retirèrent, riant de sa simplicité.—Le lendemain il n'était plus temps de réparer leur méprise ; le doyen d'Amboise avait été recueilli par Mesdames Genest ¹ et Moreau, sœurs de l'Union-Chrétienne, et trois semaines ne s'étaient pas écoulées depuis le jour où il avait quitté Montbernage, qu'accablé de souffrances, de fatigues et d'années il expira. Il fut enseveli secrètement dans un jardin et nul ne pourrait indiquer aujourd'hui le tombeau de ce vénérable vieillard. Mais ses vertus vivent encore dans le souvenir des peuples qu'il édifia par sa parole et par l'exemple, et aux *Quatre-Roues*, son nom n'est prononcé qu'avec respect.

¹ Lorsque les sœurs de l'Union Chrétienne se réunirent de nouveau en communauté, Madame Genest fut élue supérieure.

Elle habitait avec Madame Moreau, dans la maison qu'occupe sur la place St-Pierre-le-Puellier M. Martial Pervinquière.

VII.

Au temps où nous nous reportons, en 1797, la République était gouvernée par les vainqueurs du 18 fructidor, et réconciliés par une haine commune, thermidoriens et jacobins unissaient leurs efforts afin d'écraser les défenseurs de la religion et de la royauté. Un moment même, à l'heure du triomphe, ils eurent l'idée de déporter en masse, sans procès, sans jugement, tous les nobles, tous ceux qui avaient rempli des fonctions au nom du roi. Mais cette mesure fut repoussée comme impolitique et inutile, et l'arsenal des lois de 1793, dont ils se contentèrent, ne leur fournit des armes que trop puissantes de destruction. Alors furent passés par les armes les émigrés imprudents qu'on put saisir en France où les avait attirés l'espoir trompeur d'une restauration ; alors aussi furent réduits à se cacher, poursuivis comme des bêtes fauves,

les confesseurs de la foi. Ceux qu'on arrêta furent déportés à Cayenne, dont M^{re} de Beauregard, le seul ecclésiastique du diocèse qui en soit revenu, nous a présenté dans ses Mémoires un si triste tableau.

Il faut être juste envers les membres du Directoire. S'ils furent cruels, froidement cruels; si l'histoire leur demande un compte sévère des tortures qu'ils firent subir à une multitude d'innocents, ils montrèrent une grande habileté, une connaissance profonde du caractère français, en généralisant par système la peine de la déportation. Dans le monde civilisé, la légèreté de notre caractère, la mobilité de nos idées est proverbiale; mais soit que nous soyons supérieurs à notre réputation, soit plutôt que dans notre pays, les inspirations du cœur l'emportent sur celles de l'esprit, toujours est-il que nous nous attachons vivement aux lieux où nous sommes nés et que nous ne redoutons rien tant que l'exil; l'exil alors ou pour être plus exact, la captivité au delà des mers devait être éternelle, et dans quelles conditions!... Aussi, beaucoup de ceux qui sous la première terreur s'étaient signalés par leur courage et que n'eût pu réduire à une honteuse inaction la menace du dernier supplice, tremblaient à la pensée de la déportation; presque tous les cœurs étaient glacés par l'effroi; mais il est des âmes que le sentiment du devoir, la confiance en Dieu rendent inaccessible à la crainte. Dans ces circonstances difficiles, les habitants de Montbernage furent

dignes d'eux-mêmes. Nous venons de raconter la belle conduite de *Cinq-Pieds*, de Clémenceau et surtout de François Bernard ; une femme , la mère Colas , fut plus héroïque encore.

Elle était du nombre de ces pieuses chrétiennes qui se réunissaient au cimetière afin d'y réciter le chapelet en commun, et, de même que ses compagnes , elle avait un culte particulier pour la petite croix qui couronnait le calvaire autour duquel elles avaient coutume de s'agenouiller. Peut-être même était-ce chez elle qu'on la déposait chaque soir pendant les mauvais jours ; du moins la tradition rapporte qu'on la cachait à l'issue de l'assemblée, dans une maison du voisinage : or, la femme Colas habitait tout auprès, sur le sommet du plateau. Quoi qu'il en soit , en 1797 , dès que la réaction, qui fut comprimée par le coup d'État du 18 fructidor , se produisit au sein des assemblées souveraines, la voix de la prudence cessa d'être entendue ; au soupçon, avait succédé la confiance, et l'arbre de vie était exposé nuit et jour à l'adoration des fidèles , lorsque la persécution recommença. C'était pour les autorités de la ville un riche holocauste à offrir à la révolution triomphante , et ordre fut donné d'abattre l'emblème séditieux et de le jeter dans le Clain. Tout à coup , et dans un moment où rien ne faisait prévoir un revirement de politique aussi complet , des gendarmes envahirent le cimetière de Montbernage , renversèrent le signe auguste que vénéraient depuis des siècles

les générations successives du faubourg, et ils se disposaient à emporter leur trophée, lorsqu'il leur fut arraché brusquement par la Colas. Elle était alors sur le point de devenir mère, elle s'exposait au ressentiment d'une soldatesque brutale; n'importe, elle engagea la lutte afin de sauver le pieux objet de son culte. Le corps penché sur la croix, la serrant dans ses bras, elle criait avec force aux sacrilèges: *Non, vous ne l'emporterez pas, c'est la croix de nos pères, elle ne bougera pas d'ici.* Surpris d'une résistance ainsi inattendue, les gendarmes recouraient pour la vaincre tantôt à la persuasion, tantôt à la violence; selon plusieurs témoins oculaires, ils passaient leurs sabres nus sous les yeux de cette femme intrépide, mais la Colas ne redoutait pas le martyre et sa constance fut inébranlable. Cependant aux cris qu'elle poussait, aux vociférations des gendarmes qui déchargeaient sur le calvaire leur impuissante fureur, accouraient les ouvriers, les cultivateurs que leurs travaux n'avaient pas appelés au loin dans la campagne. Les instruments de la tyrannie étaient menacés à leur tour, une rixe était imminente, lorsque le sang-froid de M. Nivert la prévint. De la fenêtre d'une maison voisine, il observait derrière un treillis en toile tout ce qui se passait. Quand il vit le tumulte à son comble, il se glissa dans la foule, saisit l'instant où les gendarmes tournaient le dos à leur victime, et s'emparant de la croix¹, la déposa dans un

¹ Cette croix existe encore à Montbernage où elle

lieu sûr. Protégée par ses compatriotes, la femme Colas put également s'échapper, et de son projet impie, l'autorité ne recueillit que la honte. Quant à ses agents, ils se retirèrent, vomissant mille imprécations contre le faubourg et contre la religion. Ils emmenaient avec eux un mercenaire vêtu du costume ecclésiastique et dont ils précipitaient la marche à coups de corde. Ce ne fut pas la seule fois, du reste, qu'ils recoururent à cette supercherie pour jeter l'effroi dans les âmes, et lorsque, peu après, Madame Thomas fut mise en arrestation, elle traversa Montbernage, ayant à ses côtés un semblable compagnon. C'est ici le lieu de donner quelques détails sur la jeunesse de cette sainte religieuse, l'un des personnages les plus intéressants, parmi ceux dont nous avons dû faire intervenir le nom dans ce récit :

est l'objet d'un culte populaire ; on l'aperçoit, en venant de Poitiers, sur le côté droit de l'ancienne place du cimetière et à l'intersection de deux murs qu'elle domine de 50 centimètres environ. Sur chacune de ses faces est gravée l'image de Notre-Seigneur crucifié, et aux extrémités de ses branches nous n'avons pas remarqué sans surprise le chiffre 1796.

Peut-être l'inscription de cette date confirme-t-elle le témoignage de Mme Thomas, qui contrairement aux récits des femmes Moine et Boutet, déclare que la croix fut sauvée non pas en 1797, mais en 1796. On comprendrait que les habitants du faubourg aient agi de la sorte, afin de perpétuer par l'arbre sacré lui-même, le souvenir du dévouement de la femme Colas.

VIII.

Orpheline de bonne heure, Madame Thomas fut élevée à Montbernage chez les sœurs de la *Sagesse* qu'on appelait les dames des *bons Cœurs*, par respect pour une croix de mission qui était couverte de cœurs et qu'avait plantée en face de leur établissement le Père de Montfort. En 1791, elle y fut témoin pour la première fois des excès des révolutionnaires. Un prêtre de Saint-Laurent, M. Perrin, était accusé d'avoir tenu des propos séditieux contre la Constitution, et depuis quelques mois il se cachait dans un bâtiment isolé du pensionnat, mais qui en dépendait : il fut découvert, et, un soir, les principaux clubistes, escortés de la lie du peuple, vinrent pour l'arrêter. C'en était fait de la liberté, et peut-être de la vie de M. Perrin, si le bruit que faisait dans le lointain, en s'ébranlant, cette masse d'hommes n'eût frappé ses oreilles. Lors-

que le flot révolutionnaire déborda autour du lieu de son refuge, il était vide : le fugitif avait trouvé un asile chez *la Guste*. Déçus dans leur espoir, les chefs des *patriotes* se mirent à la poursuite de M. Perrin, et, convaincus qu'il était dans la communauté, ils s'y livrèrent aux recherches les plus minutieuses et les plus outrageantes. Sans avoir égard aux protestations de la supérieure, la mère Julite, sans respect pour l'innocence des pensionnaires, ils en fouillèrent le dortoir, et leur aspect farouche, l'éclat de leurs armes redoubla l'épouvante de ces pauvres enfants qu'avait éveillées le cri de mort poussé par la foule contre le missionnaire et les religieuses : *Tuez-les ! tuez-les !* Comment eût fini cette scène de désordre, il est impossible de le prévoir ; mais l'heure des martyrs n'avait point encore sonné et Notre-Seigneur envoya au secours de ses fiancées un homme de bien. M. Creuzé-Pascal était alors maire de Poitiers : à la nouvelle de ce qui se passait, il monta à cheval, courut à Montbernage, et, moitié par crainte, moitié par autorité, il obtint de la multitude qu'elle se retirât. C'est le même qui refusa de voter la mort du roi, et qui plus tard donna sa démission de membre de l'Assemblée souveraine lorsqu'elle défia la Raison.

Pour enseigner cette religion nouvelle, les sœurs de *la Sagesse* n'étaient pas précisément les institutrices les plus convenables. Aussi, dès septembre 1792 étaient-elles chassées du faubourg et remplacées par des *citoyennes*.

Mais s'il était facile de leur ôter l'école, il n'était pas aussi aisé de leur ravir la confiance des parents. La plupart des enfants, et entre autres Jeannette Marceau, continuèrent d'aller chez les sœurs qui occupaient la maison d'un sieur Martin, rue des Filles-Saint-François. Moins heureuses que les enfants de la paroisse, les pensionnaires venues de tous les points du département furent contraintes de se disperser : de ce nombre était Madame Thomas. En même temps que ses secondes mères, l'orpheline perdit son oncle et tuteur, M. Lainé, doyen d'Oiron, qui avait horreur du serment et qui partit pour l'exil où il demeura dix ans. Néanmoins elle ne resta pas sans appui. Deux dames de Saint-François, qui demeuraient dans la rue Saint-Maixent, la recueillirent et prirent de son éducation un soin tout particulier. Mais il nous sera permis de le dire, la jeune fille s'occupait parfois de tout autre chose que de grammaire et de narrations. Il existait dans la maison une cache où souvent venaient abriter leurs têtes les confesseurs auxquels Poitiers doit, après Dieu, la conservation de sa foi. C'étaient particulièrement MM. Coudrin et Soyer, toujours inséparables, dont les déguisements militaires avaient été confectionnés par ces dames et, en partie, avec leurs robes bleues. Frappés de la vivacité d'esprit, de l'intelligence de la jeune pensionnaire, ils la chargeaient des missions les plus délicates et elle s'en acquittait à merveille. Elle faisait passer sous son couvert de l'argent aux

exilés; par un avis donné à propos, elle prévenait les proscrits des dangers qu'ils couraient, et à mesure que l'orage redoublait de violence, elle redoublait de zèle et d'énergie. C'est ainsi que Madame Thomas traversa la terreur. Elle marqua si bien parmi les défenseurs de l'Église qu'en 1794, quelques mois après la chute de Robespierre, elle dut songer à sa propre sûreté et se réfugia à Montbernage.

Elle avait douze ans, et à cet âge qui ne comporte d'ordinaire ni la maturité de la raison ni la gravité du caractère, la Providence la jugea digne de faire sortir de l'ignorance où elle était plongée la jeunesse du faubourg. On le conçoit, en effet, les sœurs de *la Sagesse* n'avaient pu, sans attirer l'attention, réunir leurs élèves, et bientôt la prudence leur fit un devoir de s'en séparer; mais l'école communale n'en fut pas mieux fréquentée par la suite. Elle était alors sous la direction d'un ménage *patriote*, dont le système d'éducation, si nous ajoutons foi au rapport du père Augustin D..., était loin d'être paternel. *Les époux M. :. frappaient, nous disait-il, les rares enfants qui allaient à leurs classes, de telle sorte qu'après quelques jours, la plupart n'osaient plus y retourner.* Quant aux familles chrétiennes, elles eussent regardé comme un crime de leur confier les objets de leur amour. Aussi, de 93 à la fin de 94, ces derniers demeurèrent-ils privés de toute instruction. Ce fut donc un bienfait pour Montbernage que l'ouverture d'une école

par M^{me} Thomas, dont les vieillards n'ont point perdu le souvenir et qu'ils appellent encore , malgré ses 78 ans et ses vœux perpétuels, M^{lle} Sophie. A partir de ce moment, l'orpheline ne fut plus à charge à son hôte, le brave Berluquart qui, entr'elle et sa propre fille, n'établissait presque aucune différence ; elle eut dans le faubourg une position honorable, et par son enseignement elle contribua beaucoup à développer dans le cœur de l'enfance l'amour de la religion. Trois années consécutives elle se consacra à cette œuvre, véritable apostolat. Pendant toute cette époque se déroulèrent sous ses yeux les événements les plus graves et les plus importants ; deux surtout frappèrent son esprit, et elle aime à les raconter encore.

En 1795, le lundi de Pâques, anniversaire du miracle des clefs, une procession solennelle eut lieu sur le sommet du plateau en l'honneur de la Reine des anges. En tête marchaient deux jeunes gens, nous pourrions dire deux enfants, MM. Boitard et de Pongerneau, qui avaient conçu la pensée de cette fête, et qui l'organisèrent malgré les justes craintes et l'abstention du clergé. Le lendemain, tous deux furent jetés en prison. Sur un brancard décoré avec goût, ces nouveaux chevaliers chrétiens portaient une statue de la Sainte Vierge ; une foule considérable, cinq cents personnes au moins, de tout âge, de tout sexe et de toute condition formaient son cortège et chantaient ses louanges. La nature elle-même

semblait s'associer au triomphe de Marie : le soleil était radieux , le ciel sans nuages , l'air embaumé par les brises balsamiques du printemps. Arrivés à la *Croix du Bourdon* , qu'on aperçoit à un kilomètre du faubourg , sur la route du Breuil-Mingot, et qui, abattue chaque jour par les impies, était relevée aussi chaque jour par les fidèles , MM. Boitard et de Pongerneau placèrent au pied de l'arbre de vie leur précieux fardeau. Ils haranguèrent le peuple, le félicitèrent de sa constance, et, sur leur invitation , l'assemblée dans un élan indicible se consacra à la Mère de Dieu ; puis la procession reprit lentement le chemin de Montbernage, les cantiques recommencèrent; alternant avec les litanies, et lorsque la madone eût été rapportée chez les braves gens qui jusqu'alors lui avaient rendu un culte secret, tous ceux qui avaient assisté à la cérémonie se retirèrent remplis d'une sainte joie.

Quelques mois plus tard, vers les trois heures du matin, une scène bien différente se passait au cimetière. Le son de la corne retentit tout à coup. Réveillée en sursaut, la population alarmée, courut au lieu ordinaire de ses réunions ; des groupes nombreux se formèrent, causant à voix basse, prêtant l'oreille aux signaux d'alarme qui se rapprochaient sensiblement et jetaient les esprits dans de mortelles angoisses. Enfin on eut l'explication de ce mystère : le messenger Marceau, qu'on avait surnommé *Pied-Fin* à cause de la rapidité de sa marche, arrivait à la hâte, annon-

cant que M. du Chastenier, l'apôtre de cette partie du faubourg, venait d'être arrêté à Chauvigny. *Aux armes ! aux armes !* tel fut le cri qui sortit aussitôt de toutes les bouches ; et quelques minutes après la place du cimetière était déserte. Les femmes, rentrées dans leurs demeures, priaient pour le captif ; les hommes, brandissant sabres, fusils, bâtons, volaient pour le délivrer. Presqu'à la sortie de la ville, ces soldats de la foi trouvèrent M. de Laistre qui revenait de sa maison de campagne ; ils visitèrent sa voiture, dans la crainte que M. du Chastenier n'y fût enfermé, et, rassurés sur ce point, ils continuèrent leur marche sur Chauvigny. Ils y fussent allés d'un seul trait, si M. du Chastenier lui-même qui, à moitié route de Poitiers, s'était échappé des mains des gendarmes, et, nous le croyons, grâce au concours de l'un d'eux, ne fût accouru à leur rencontre. Ils le ramenèrent au faubourg, lui firent une véritable ovation, et lorsqu'il eût réparé ses forces, des amis dévoués l'accompagnèrent à quelques lieues de là dans la campagne. Il se rendit sans doute à Bonneuil-Matour, dont les habitants lui donnèrent souvent asile et qu'il représentait dans ses instructions à Montbernage comme des modèles de foi et de constance.

La lutte contre la révolution passionnait jusqu'aux enfants : au sortir des écoles, rien n'était plus ordinaire que des rixes entre les élèves de l'instituteur communal et ceux de M^{me} Thomas ; et, il faut bien le dire, ces der-

niers étaient les provocateurs. Faisant allusion aux noms des plantes qui remplaçaient dans les abécédaires officiels les belles prières de l'Eglise, ils criaient aux fils des *patriotes*, d'aussi loin qu'ils les apercevaient : *Des choux ! des carottes ! des navets ! des choux !* Et ces sarcasmes portaient au paroxysme une irritation qui ne demandait qu'à se produire en actes de violence. Les choses en vinrent à un tel point que l'autorité s'en émut. Une enquête fut ordonnée et elle amena l'arrestation de M^{me} Thomas. Mais quel ne fut pas l'étonnement de ses juges lorsqu'elle comparut devant eux : jusqu'alors ils l'avaient prise pour une vieille religieuse à laquelle la renommée et l'esprit de parti prêtaient les plus noirs complots ; or, M^{lle} Sophie n'avait pas seize ans. Malgré leurs préjugés, elle leur inspira tant d'intérêt qu'ils lui offrirent d'utiliser son savoir et de lui confier une école dans le département ; mais la pieuse fille refusa des avantages qui entraînaient avec eux l'obligation d'un serment sacrilège. Aussitôt qu'elle eut recouvré sa liberté, elle revint à Monthernage. Elle devait y passer dix-huit mois encore, et ce fut pendant cette dernière période qu'elle eut occasion de voir M. l'abbé Pruel.

IX.

Ainsi que nous l'avons dit , l'intrépide curé de Sainte-Radegonde était de retour à Poitiers en 1797. Depuis lors, quelque orage qui gronda sur sa tête, rien ne put le résoudre à s'éloigner ; jamais, du reste, à aucune autre époque de sa vie , le confesseur de la foi ne reçut des témoignages plus éclatants de sympathie et de respect. Comme il était dénué de toute ressource, les chrétiens fervents se concertèrent afin de pourvoir à ses besoins. Ils renouvelèrent sa garde-robe, et ce fut la mère Patrault, l'une de ses paroissiennes , qui lui fit faire sa première paire de souliers. Quant aux âmes d'élite qui se disputèrent l'honneur de l'abriter sous leur toit, il nous serait impossible de les énumérer. A leur tête, nous distinguerons en ville : M^{lle} Hérault, M^{mes} Genest et Moreau , chez lesquelles il catéchisait d'ordinaire les enfants de la première communion ; M^{lle} de La-

mardière, qui occupait l'hôtel de la Prévôté. Sous le parquet de son salon, elle avait ménagé, en cas de surprise, une retraite sûre. Dans les campagnes qui entourent Montbernage, nous citerons : le courageux Duvergé, la fermière de la Grand'Jolein, M. de Vaux du Touffenay. Dans le faubourg, c'étaient *la Guste*, les femmes Gervile, Blanchard et Patrault, dont le dévouement nous est connu. Nous avons visité fréquemment les fils de ces dernières, et toujours nous avons été frappés du souvenir qu'ils conservent du séjour de M. l'abbé Pruel dans la maison paternelle. Il y a plus : nous avons éprouvé par nous-mêmes combien leur émotion est contagieuse, lorsqu'ils vous montrent les lieux que ce saint prêtre habita. *Voici*, nous disait M^{lle} Marianne, les larmes dans la voix ; *voici la chambre de M. le curé. C'est ici, auprès de cette cheminée, qu'il confessait.* Le père Bonnin, gendre de la femme Blanchard, était plus explicite encore. *Dans ce lit, reposait notre bon pasteur. Au pied de cette statue du Père Eternel, il entendait les aveux des pénitents. Dans ce meuble, il déposait la réserve.* Et, en nous parlant du pain mystique, ce brave homme nous racontait un épisode plein de charmes, que nous ne nous pardonnerions pas d'omettre dans ce récit.

Quand M. Pruel, déguisé en manœuvre, l'Agneau sans tache sur son cœur, allait administrer les malades, il portait sur ses vêtements un signe particulier, afin d'annoncer à ceux de ses paroissiens dont il était sûr et

qu'il rencontrait sur sa route la présence de leur Rédempteur. Ceux-ci s'inclinaient alors profondément, et tandis qu'aux yeux des indifférents, des démagogues, ils ne faisaient qu'un acte de politesse, en réalité ils adoraient leur Dieu. Ces mesures de prudence ne se justifiaient que trop par le malheur des temps. On en jugera par ce seul trait : de 1797 au mois de novembre 1799 qui fut marqué par les premières libertés accordées à l'Eglise, M. Pruel faillit être arrêté trois fois, et trois fois il n'échappa à ses ennemis que par un concours de circonstances providentielles.

Des ouvriers le poursuivent dans la *Grand'-Rue*. Ils crient : *Saisissez ce prêtre! saisissez-le!* Le confesseur de la foi, épuisé de fatigue, hors d'haleine, va tomber entre leurs mains, et la déportation en aura bientôt fait un martyr. Mais le fameux Cassandre, qui déjà lui a sauvé la vie, l'aperçoit; il le pousse violemment derrière la porte de son magasin, il trompe la vigilance de ses propres amis; et lorsque l'apôtre ne court plus de péril, il le renvoie en l'accablant d'injures. Singulière contradiction, mais qu'expliquent et les instincts révolutionnaires du *Patriote*, et les nobles élans de son cœur de français.

Quelques mois plus tard, dans le même quartier, à deux pas de l'asile de M. Pruel, que cachent dans la rue Saint-François les sœurs de la *Sagesse*, des misérables se réunissent au cabaret de la mère Picard et complotent la perte du fugitif. Mais pendant qu'ils délibèrent, leur

hôtesse a tout entendu, elle court prévenir M. Pruel, et celui-ci gagne une autre retraite. L'avis, du reste, lui fut donné à temps, car dans ce moment même il revêtait ses habits sacerdotaux pour célébrer la sainte messe.

Un soir enfin, couvert d'une blouse, il parcourait Montbernage. Une de ses paroissiennes qui le suivait, le reconnut à la gravité, à la dignité de son port. Regardant alors derrière elle, cette femme aperçut un démagogue furieux qui était loin encore, mais qui s'avancait dans leur direction. Elle accélère aussitôt son pas, arrive devant le corridor de sa demeure en s'écriant : « Entre, ivrogne, à la maison, depuis ce matin tu es dehors !!! » Le bon abbé stupéfait de cette brusque attaque et de cette apostrophe, l'interroge du regard. Elle lui répond en lui montrant par la porte entr'ouverte le révolutionnaire qui passe dans la rue.

Quand M. Pruel célébra, en 1797, sa première messe à Montbernage, une grande grâce lui fut accordée, il fit la Pâque avec son peuple et lui distribua le pain eucharistique. Le pré de la femme Gervile, qui s'étendait devant la maison, avait été choisi pour le lieu de la réunion. Les ombres de la nuit se dissipaient à peine qu'une foule considérable s'y réunit. Sur les visages se lisaient la joie, la curiosité, l'attente. Tout à coup parut le noble exilé suivi de M. Coudrin ; celui-ci le présentant à l'assemblée : *Vous voici, dit-il, cher pasteur, rendu à votre troupeau, j'ai été témoin des larmes qu'il a versées pour vous.* L'attendrissement fut alors

universel et l'on n'entendit plus qu'un sanglot. Ainsi se réalisa le vœu qu'avait formé M. l'abbé Pruel, lorsqu'il prit possession de sa cure. Avant la persécution, dans ses premières visites paroissiales, il était accueilli partout avec cette simplicité naïve, cette franche cordialité qui constitue la politesse et la politesse exquise des hommes du peuple quand ils ont conservé la foi. Plusieurs néanmoins ne pouvaient dissimuler devant lui la peine qu'ils éprouvaient de la mort de son prédécesseur. *Pleurez, pleurez*, leur disait-il, *je tâcherai de mériter de pareilles larmes*. Ces larmes, il les avait bien méritées, et si la joie les faisait couler en ce moment, la douleur les avait bien souvent provoquées en son absence.

Cependant, l'émotion causée par les paroles de M. Coudrin s'étant calmée, M. Pruel s'arrache aux étreintes des hommes qui lui baissent les mains et gravit les marches de l'autel qui s'élève au milieu de la prairie. Après la lecture de l'Evangile, le proscrit se recueille un instant, et, s'adressant à l'assemblée, il lui parle avec une telle effusion qu'on dirait un père conversant avec ses enfants; puis il entonne le *Credo*, et lorsqu'à l'élévation tous les fronts se prosternent, deux gendarmes, enfants du faubourg, les braves Carabin et Linasier, qui se tiennent aux côtés de l'autel, présentent les armes au Roi des rois; la cérémonie se termina par la communion générale et le chant des cantiques.

Le bruit de cette solennité se répandit bien-

tôt : elle attira sur M. Pruel de nouvelles persécutions , et les intérêts de ses paroissiens lui firent un devoir de se cacher. Il paraît à peu près certain qu'à dater de ce moment jusqu'au jour où furent brisées les chaînes de l'Eglise , le confesseur de la foi ne pénétra que rarement à Montbernage ; c'est du moins le témoignage de M^{me} Thomas dont les souvenirs sont précis, c'est aussi ce que nous sommes en droit de conclure des déclarations de Jeannette Marceau : en 1797, elle fit sa première communion chez la femme Gervile avec plusieurs autres habitants du faubourg, tous morts aujourd'hui , et ce fut M. Coudrin qui les admit au banquet eucharistique. Pour que M. le curé de Sainte-Radegonde cédât sa place dans cette circonstance , il fallait que ses démarches fussent bien surveillées ; il le fallait d'autant plus qu'une pompe , inusitée depuis 93, rehaussa la beauté de cette fête : pour la première fois, en effet, les enfants que l'Eglise conviait à la réception du plus auguste des sacrements, portèrent des cierges à la main , les jeunes filles se vêtirent de robes blanches, et à ce spectacle inattendu, qui rappelait de si doux souvenirs, l'espérance et les regrets se réveillèrent dans tous les cœurs. Mais si le culte était célébré avec plus d'éclat , aucune modification ne fut apportée dans les mesures de sûreté ; il serait plus vrai de dire qu'elles s'étaient multipliées. La persécution avait rendu les esprits si ombrageux qu'ils trouvaient insuffisantes les précautions ordinaires : des échelles couvertes de

planches traversaient toutes les ruelles qui entouraient l'habitation de la femme Gervile, et par cette voie aérienne les proscrits pouvaient échapper à leurs ennemis ; pendant l'office on jetait toujours ces ponts volants d'un toit à un autre, et comme les habitants du quartier étaient d'un dévouement à toute épreuve et que beaucoup de maisons renfermaient des cachettes, il eut été difficile de saisir les confesseurs de la foi.

Nous tenons ces détails du sieur Daniau, de Rochereuil, qui assista fréquemment à ces assemblées soit qu'elles se tinssent chez les époux Pasquier, soit qu'elles eussent lieu aux *Quatre-Roues*, dans la grotte de la femme *Duc*. Dans son langage, piquant et original, ce digne vieillard nous a raconté à quelle pieuse pratique se livrait sa famille lorsqu'elle ne pouvait entendre la messe : entre dix et onze heures du soir, ils se réunissaient, le père, la mère, les trois enfants, dans leur chambre haute, qu'occupait sous la terreur M. du Gelet, curé de Melle, parti depuis pour l'émigration ; le fils aîné, la seule personne de la maison qui sut lire, faisait à haute voix lecture de l'office divin. Les prières étaient écoutées avec le même recueillement que si elles eussent été formulées par un prêtre à l'autel ; au *Sanctus*, ils répétaient tous ensemble : *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées ; tout l'univers est rempli de sa gloire*. A l'élévation, ils se figuraient en esprit l'immolation de l'Agneau et protestaient de leur communauté de sentiments

avec l'Eglise sur le dogme de l'Eucharistie : *Divin Jésus, vrai Dieu, vrai homme*, disaient-ils, *je crois que vous êtes ici présent, je vous adore avec le plus profond respect de mon cœur.* C'est ainsi que ces parents vertueux formaient les générations chrétiennes dont nous voyons disparaître si rapidement les débris, et dont la foi naïve, la noble simplicité de mœurs est pour nous une grande leçon.

Les épreuves de l'Eglise de France touchaient cependant à leur terme. Ainsi que nous l'avons dit, dès le mois de novembre de l'année 1799, le serment schismatique était aboli et le gouvernement consulaire lui substituait une formule qui engageait la conscience du citoyen sans engager celle du prêtre ; mais de longtemps encore les confesseurs de la foi ne rentrèrent en possession des basiliques et de leurs sanctuaires vénérés. Ce fut surtout à cette époque que M. l'abbé Pruel réunit son troupeau chez la femme Gervile : tous les dimanches, il chantait la messe dans cette grange modeste, témoin de tant d'actes de foi où la religion avait fleuri au milieu des ruines ; une foule nombreuse se pressait autour de lui, et, à moins qu'ils n'en fussent empêchés par leur service, Carabin et Linasier se tenaient toujours aux côtés de l'autel, remarquables entre tous par l'éclat de leurs armes, la beauté de leur uniforme, la dignité de leur attitude. Ce ne furent pas, du reste, les seuls militaires issus du faubourg qui rendirent à leur Dieu, à Montbernage, le culte public de leur amour :

en 1800, à la solennité de la nuit de Noël, célébrée par M. le curé de Sainte-Radegonde dans la *Roche à Milon*, vaste grotte qui s'étend sous les Dunes, non loin du *Pont-Joubert*, deux soldats en congé, Chamoré, chasseur à cheval, et Dionet, fantassin, occupèrent au pied de l'autel le poste d'honneur.

L'année suivante, les sœurs de *la Sagesse* étaient de retour à Montbernage dans la maison qu'elles occupaient avant la révolution ; M. Pruel partagea leur demeure, et désormais les fidèles s'y réunirent jusqu'au commencement de 1803, époque à laquelle le confesseur de la foi rentra en possession de son église. Les deux premières messes paroissiales qu'il y célébra furent marquées par un incident étrange en lui-même, mais qui donne une idée de l'attachement que lui portait son peuple : le jour de sa réinstallation, au moment du prône, une femme du faubourg, la revendeuse Jacynthe, se leva pour le complimenter ; il l'interrompit à temps. Mais le dimanche suivant, elle prit mieux ses mesures : avant qu'il eût fait le signe de la croix, elle entonna une chanson qu'elle avait composée en son honneur et qui commençait par ces mots :

Vous voici, pasteur chéri,
Au milieu de vos brebis.

Pendant qu'elle répétait ses couplets, M. Pruel n'avait nulle envie de sourire : il dissimulait à peine son émotion, car cette voix

qui chantait naïvement ses louanges n'était en réalité que l'écho de celle du faubourg ; de graves pensées, d'ailleurs, agitaient son esprit. Si son troupeau avait persévéré, en grande partie, dans la foi, il y avait néanmoins des défections à déplorer : d'un regard, le pasteur mesurait l'étendue de ses pertes ; d'un autre côté, rien n'était plus attristant que l'aspect de la vieille basilique. A la vérité, le vaisseau était intact, les autels, le Pas de Dieu ¹ avaient peu

¹ Nous extrayons de la vie de sainte Radegonde, par M Edouard de Fleury, la page suivante sur le monument du Pas-de-Dieu.

« Notre-Seigneur apparut à sainte Radegonde, » dix jours avant sa mort, pour l'assurer de sa prochaine gloire dans le ciel : le Sauveur en disparaissant laissa la trace de son pied empreinte sur le pavé : la pierre qui portait l'empreinte sacrée du pas de Jésus-Christ se trouvait dans la cellule de sainte Radegonde, au monastère de Sainte-Croix. On y voyait enfin les statues de la sainte et celle de Notre-Seigneur, les mêmes qui sont encore aujourd'hui dans l'église paroissiale de Ste-Radegonde. La cellule où était arrivée l'apparition miraculeuse avait été transformée en chapelle, et appelée pour cela Pas-de-Dieu ; mais survint la révolution française, et tout fut détruit et pillé. Cependant, les deux statues de Notre-Seigneur et de sainte Radegonde, ainsi que la pierre du Pas-de-Dieu furent apportés dans l'église collégiale de Sainte-Radegonde et mis dans un enfoncement de la muraille, où on les voit encore aujourd'hui : dans cet endroit était enterré un seigneur Carolus, bienfaiteur de l'église.

» La grille en fer qui renfermait le pas de Dieu et qui était la grille même qui le renfermait à Sainte-Croix, fut emportée par les dévastateurs pendant la révolution de 93 ; de sorte que le monument sacré fut

souffert, Notre-Seigneur même avait préservé de la destruction les reliques de sainte Radegonde en frappant de mort l'ouvrier sacrilège qui osa porter la main sur le tombeau de son illustre servante¹ ; mais l'église n'en était pas

» abandonné à la merci de tout le monde. Un grand
» nombre de fidèles, par un motif de dévotion et de
» piété, ne craignaient pas de gratter la pierre sanctifiée par le pas du Sauveur et se faisaient une joie
» et un bonheur d'en emporter la poussière avec eux :
» cette pieuse avidité des fidèles a été cause que
» la forme du pied sacré a été presque détruite ;
» cependant toujours est-il que c'est le pavé même
» sur lequel Notre-Seigneur s'est appuyé lorsqu'il se
» montra à sainte Radegonde le 3 août 567. »

¹ Nous croyons devoir reproduire à ce sujet une note de M. Pruel, que nous avons trouvée dans les archives de Sainte-Radegonde :

« Au mois de janvier 1803, où arriva à Poitiers
» M^{gr} Luc Bailly, évêque catholique, les églises
» furent rendues aux prêtres exilés.

» Alors rentré dans mon église de Sainte-Radegonde,
» je visitai le tombeau, je m'informai de ce qui
» était arrivé concernant ce premier et antique monument ; j'appris qu'on avait essayé de l'ouvrir et
» qu'on n'avait pas réussi ; que même un de ceux qui y
» avaient donné quelques coups de marteau en avaient
» été blessé grièvement à la main par un éclat de
» marbre noir, ce qui occasionna une maladie à ce
» particulier qui ne s'en est pas relevé. »

Sainte Radegonde signala quelques temps après sa puissance d'une manière non moins merveilleuse en faveur de l'ex-chantre de Saint-Porchaire, Alexandre. Ce misérable qui avait présidé une section à Paris dans les massacres de septembre, et qui se glorifiait d'avoir envoyé, entr'autres victimes, l'archevêque d'Arles à la mort, ce misérable avait un jeune enfant incapable de marcher : l'amour paternel réveillant la foi dans son cœur, il eut l'idée de faire une neuvaine

moins dans un état déplorable , et il était urgent de la restaurer : les grilles qui entouraient le chœur avaient été arrachées, détruites ; le délabrement de la chapelle de la Vierge ne saurait se décrire ; les portes ne tenaient plus sur leurs gonds ; les voûtes étaient crevassées, les toitures pourries, deux des trois cloches cassées ; quant aux ornements sacerdotaux , aux vases sacrés , ils avaient été mis au pillage en 1793, et il ne restait plus qu'une seule nappe d'autel.

La mission de M. Pruel était difficile ; mais il comptait sur sa paroisse, il avait foi surtout dans la Providence, et son espoir ne fut point déçu. A cette époque , étaient réunis dans la cathédrale tous les objets d'art religieux dont la révolution avait dépouillé nos temples , ou que rapportaient les catholiques qui les avaient cachés au péril de leurs jours. Un après-midi que, seul, le confesseur de la foi visitait ce

au tombeau de la patronne de Poitiers , afin d'obtenir la guérison de son cher petit infirme. Ainsi que les autres églises de France , celle de Sainte-Radegonde était alors fermée au public : les clefs en étaient déposées chez l'ex-sacristain de l'intrus , et nul ne pouvait pénétrer dans le vieux monument sans une autorisation écrite : Alexandre à cette époque commissaire des guerres, se la procura facilement, et il commença sa neuvaine. Le septième jour , comme il portait nu-pieds le jeune malade , celui-ci se dégagea de ses bras et se rendit sans le secours de personne du pas-de-Dieu au tombeau.

La femme du sacristain et sa fille furent témoins du miracle : et c'est de cette dernière , aujourd'hui octogénaire , M^{me} P^{'''}, que nous tenons ces détails.

musée chrétien, il aperçut sept statues en pierre de la sainte Vierge ; songeant alors à la pauvreté de son église et élevant son cœur à Marie, il lui adressa tout haut cette prière : *Que je serais heureux , ô ma bonne Mère, si je possédais la plus petite de vos images !* Le lendemain son vœu était exaucé : comme il entra de grand matin à Sainte-Radegonde, il trouva sous le porche, près du bénitier, la plus petite des sept statues, et il ne sut jamais comment elle y avait été transportée ; c'est la même qui surmonta longtemps l'autel de la Reine des anges et qu'on voit encore dans la sacristie.

Peu de temps après le brûlant apôtre convoqua ses paroissiens chez les Sœurs de la Sagesse, et il arrêta avec eux les mesures nécessaires pour réparer son église. A cet effet, sept commissaires furent élus par l'assemblée ; parmi eux figurèrent plusieurs des personnes que nous avons nommées dans ce récit : c'étaient les sieurs Paul Grimault, Milon l'ainé, Gervais, Milon le jeune, Renault l'ainé, Chanteau, l'hôte de M. Nivert, et Cherprenet qui était chargé des fonctions de secrétaire¹ ; par

¹ M. Cherprenet était odieux aux révolutionnaires à un triple titre : son influence était très-grande dans le faubourg ; il était dévoué aux nobles ; son fils avait refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé.

Il serait impossible de dire à quelles épreuves il fut soumis tant que dura l'orage ; il fut surtout compromis, dans le procès de dame Françoise Duchillou, marquise de Chasteignier et de Victoire Gendre, sa femme de chambre, cette dernière âgée de seize ans, qui

leurs soins, des quêtes furent organisées, l'édifice fut restauré, un autel à la romaine, qui depuis a été détruit, s'éleva en face l'entrée du tombeau ; les deux cloches cassées furent refondues et le culte reprit bientôt un nouvel éclat. Les cérémonies n'eurent plus, sans doute, une pompe toute royale comme avant la révolution, alors que la vieille basilique avait un chapitre de 24 chanoines et que nos souverains tenaient à honneur de porter leurs offrandes au tombeau de sainte Radegonde, mais bien qu'elles fussent moins splendides, elles présentaient un spectacle plus touchant : pasteur et troupeau ne formaient qu'un cœur et qu'une âme, et de même qu'ils avaient souffert ensemble la persécution, de même ils unissaient leurs prières aux pieds du Très-Haut et lui adressaient de

furent condamnées à mort. Devant le tribunal criminel, Mme de Chasteignier ne daigna pas nier les faits absurdes qu'on lui imputait ; elle se borna à protester de l'innocence de Cherprenet, et, par sa généreuse conduite, elle parvint à le sauver : *Messieurs, répétait-elle sans cesse, punissez-moi, si je suis coupable ; mais du moins ne faites pas de tort à Cherprenet ; il est innocent.*

Le jour de l'exécution de cette sainte dame et de Victoire Gendre, qui aima mieux partager le sort de sa maîtresse que crier : *Vive la République !* la femme et la fille de Cherprenet qui était encore en prison, erraient folles de douleur dans les champs qui dominent Montbernage : de temps en temps elles s'arrêtaient pour prêter l'oreille aux rumeurs de la ville, et lorsque les larmes qu'elles versaient à la pensée du supplice de leur bienfaitrice leur en laissaient la force, elles récitait pour elle le chapelet à haute voix.

vives actions de grâces de ce qu'il les avait gardés pendant la tempête. Les pieuses pratiques observées sous la terreur ne furent point abandonnées ; quelques-unes remontaient aux temps les plus éloignés. Pour ne parler que de la coutume de dire le chapelet en commun , il avait été institué par le P. de Montfort, le fondateur de l'ordre de la Sagesse, qui aimait à le réciter avec les habitants de Montbernage.

Ce n'était pas assez pour le bon pasteur d'entretenir le zèle de son peuple, il l'enflamma d'une nouvelle ardeur, et , sans tenir compte du mouvement religieux de cette époque, les circonstances favorisèrent merveilleusement ses efforts. Il avait rapporté d'Angers, avec son authentique, une parcelle de la vraie croix : il l'exposa à la vénération des fidèles. Mademoiselle Berger-Duplessis lui avait remis le tableau de la *Vierge des larmes*¹ qui décorait avant la

¹ Selon la tradition , ce tableau appartenait à deux saintes filles qui demeuraient dans la *Grand'Rue* , en face celle des *Filles-St-François*. A l'occasion d'un événement dont le souvenir s'est perdu, les yeux de la Mère de Dieu se remplirent de larmes : ces dames en prévinrent aussitôt le curé de la paroisse, et sur l'autorisation qu'il en obtint, celui-ci exposa l'image miraculeuse à la vénération publique dans son église Saint-Michel ; plus tard quand les sanctuaires furent fermés , on la porta à St-Pierre , où chacun allait la visiter. Plusieurs personnes du quartier St-Michel avaient grande envie de l'avoir en leur possession ; l'une d'elles s'en empara : elle la transmet ensuite à Mlle Berger Duplessis , qui la remit à M. Pruel lors de son retour à Poitiers. La fille Picard, la mère Brunet

révolution l'église Saint-Michel : il enrichit de la miraculeuse image le sanctuaire de Sainte-Radegonde ; il fit plus : comme s'il eût voulu rappeler à toute heure aux habitants de Montbernage les grâces singulières dont les avait honorés Marie, la mère de grâce, il releva l'Oratoire que lui avait construit le Rère de Montfort sur l'une des piles du *Pont-Joubert*. Sur le frontispice furent gravés ces vers que nous ne lisons jamais sans songer à leur auteur, le vénérable fondateur de l'institut de *la Sagesse*

Si le nom de Marie, en ton cœur est gravé,
Récite en son honneur, cher passant, un Ave.

L'humble monument fut béni avec pompe, la population de la paroisse y porta triomphalement la statue de la Reine des anges, qui, depuis plus d'un siècle, surmontait cette grande voie de communication et qu'en 1793, madame Servant avait sauvée de la destruction en la cachant dans sa cave sous des fagots de javelles. Cette fervente chrétienne ne consentit à se dessaisir de son dépôt qu'à la condition qu'elle ornerait elle-même l'oratoire. Quand les forces lui manquèrent pour s'y rendre, elle en confia les clefs à une jeune fille, au-

Mgr de Beauregard reconnurent parfaitement l'image miraculeuse, et ce fut alors que M. Pruel la fit placer dans une chapelle latérale de Ste-Radegonde.

Aujourd'hui, elle est déposée dans la sacristie afin d'être restaurée.

jourd'hui *la mère* Chandor, dont l'état est voisin de la pauvreté, et qui depuis quarante années se consacre gratuitement au service de la vierge du *Pont-Joubert*.

Avant de recueillir le fruit de ses travaux, M. Pruel avait une dernière victoire à remporter et ce ne fut pas le moins éclatant de ses triomphes. En signant le concordat avec le pape Pie VII, Napoléon avait exigé que tous les évêques de France donnassent leur démission. Par déférence pour le Souverain Pontife, l'immense majorité des prélats se soumit, mais quelques-uns d'entr'eux et surtout ceux qui étaient réfugiés en Angleterre ne se crurent pas le droit de renoncer à une charge qu'ils avaient promis solennellement de remplir. De leur résistance naquit le schisme de la petite église qui désola et désole encore nos provinces de l'ouest. Au nombre des prêtres dissidents figurèrent plusieurs de ceux qui avaient évangélisé Montbernage : M. Nivert, M. du Chastenier, qui jusqu'à la mort persistèrent dans leur aveuglement ; M. Sainton qui proposa à *la Guste* de faire de sa demeure un lieu de réunion. Mais celle-ci repoussa son offre avec indignation, elle combattit ouvertement les ministres de l'erreur et par son exemple et par ses discours elle aida puissamment le curé de Sainte-Radegonde à maintenir intacte la foi du faubourg.

X.

La Guste avait été la première au péril, elle fut la première à l'honneur. Chose digne de remarque, presque toutes les familles, qui s'étaient signalées par leur attachement à la foi, fournirent des membres au sacerdoce ou aux ordres religieux ; mais aucune d'elles ne fut aussi féconde sous ce rapport que celle de l'héroïne du faubourg. Pendant l'orage, alors que Notre-Seigneur était réduit à s'abriter sous son humble toit, elle lui avait consacré ses neuf enfants. Cinq filles seulement survécurent, toutes cinq tinrent l'engagement qu'elle avait pris sur leurs berceaux. Deux entrèrent à la *Grand' Maison*, trois dans l'ordre de la Sagesse, où malgré leur faible santé elles furent reçues, par déférence pour leur mère.

C'était ce doux nom de mère que donnaient les Picputiens à *la Guste* ¹ en souvenir des ser-

¹ On conserve à la maison-mère de Picpus le meu-

vices qu'elle avait rendus à leur fondateur, et à mesure que les années s'amassaient sur la tête de cette sainte femme, le respect que lui portaient les habitants de Monthernage se changeait en vénération. Les jours de fête, paraissait-elle sur la place publique, à l'heure où la danse emportait dans son tourbillon la jeunesse du faubourg, soudain l'archet s'arrêtait, les jeux folâtres étaient suspendus et les jeunes filles écoutaient en silence ses graves réprimandes, *Petites ! petites !* leur criait-elle d'une voix sévère, mais sous laquelle perçait un intérêt réel. *Petites, vous feriez mieux d'égrener votre chapelet.* Jamais, du reste, plus admirable vieillesse ne couronna plus digne vie. Après avoir donné à Dieu sa dernière enfant, elle se déchargea des soins de son ménage sur sa nièce Thérèse, et dès lors sa pensée presque exclusive fut celle de son salut. Tous les matins elle entendait la messe et communiait. Elle visitait ensuite les pauvres, les malades, passait le reste de la journée à la cure où elle restaurait les ornements sacerdotaux. Une partie de ses nuits s'écoulait dans l'oraison : en un mot, elle menait dans le monde la vie des religieuses et elle n'en différait que par l'habit. Si les témoignages que nous avons recueillis sont exacts, elle éprouva quelque gêne dans les dernières années de son existence ; mais son caractère n'en fut point aigri, elle conserva une

ble où M. Coudrin déposa souvent chez la *Guste*, le très-saint sacrement.

parfaite égalité d'humeur, et deux heures avant de fermer les yeux elle souriait encore aux personnes qui l'entouraient. A cet instant suprême, elle eut une grande consolation. Ce fut M. Pruel, déjà lui-même sur le bord de la tombe, qui lui apporta le pain de la vie et lui ouvrit les portes de l'éternité. Le vide qu'elle laissa à Montbernage fit comprendre la grandeur de sa perte, et les regrets qu'elle excita tendent plutôt à grandir qu'à diminuer. Depuis les vénérables épouses du Seigneur qui l'ont connue jusqu'à la plus humble enfant du faubourg, tout le monde ne l'appelle encore aujourd'hui que la *Sainte*.

Cinq-Pieds survécut peu de temps à sa fidèle compagne. Il n'aspirait qu'au moment de la rejoindre : comme elle, il s'endormit du sommeil des bienheureux. Ses parents, ses amis, ses alliés, presque tous les acteurs de ce drame religieux et populaire l'avaient précédé, ou ne tardèrent pas à le suivre dans un monde meilleur.

XI.

Le 27 mars 1837, la Congrégation de Pic-

pus était dans la désolation, M. Coudrin venait de mourir ; et comme s'il eût voulu justifier jusqu'au dernier moment son surnom de *bon père*, il s'oublia dans l'agonie pour ne songer qu'aux besoins des apôtres dont il avait couvert l'Océanie : on l'entendit murmurer : *Ils n'ont peut-être pas de pain.*

Quelques années plus tard , M. Pruel rendait son âme à Dieu. Confondus par une douleur commune, tous les rangs, toutes les classes de la société se pressaient autour de son cercueil. Les notables, les magistrats, dont il dirigeait la conscience, disaient l'aménité de ses rapports, la sûreté de son conseil ; les malheureux parlaient de sa bonté, les pasteurs des peuples de son aptitude pour le saint ministère ; les habitants du faubourg rappelaient l'affection qu'il leur portait et qu'ils lui rendaient en amour filial. Le soir de cette triste journée, M. Douadicq, l'un des confesseurs de l'Église de Poitiers, qui depuis quarante ans était vicaire de M. Pruel, rédigea en quelques lignes l'extrait mortuaire de son saint ami. Il y constata que, depuis plus d'un demi siècle, celui-ci évangélisait sa paroisse, et il ne pouvait en termes plus simples faire un plus bel éloge de sa vie ¹.

¹ Voici l'extrait mortuaire de M. Pruel :

« L'an mil huit cent quarante-quatre et le vingt-un mars, le corps de messire René Pruel, curé de cette paroisse depuis le mois de mai milsept cent quatre-vingt-huit, décédé le 19 de ce mois, âgé de 83 ans et demi, a été inhumé en présence de ses neveux et pe-

Aux personnes qui s'étonneraient du silence que nous avons gardé sur la vicillesse du curé de Sainte-Radegonde, nous répondrons : il en est des vertus éclatantes comme des tableaux des grands maîtres, nulle peinture ne saurait les reproduire. Vouloir les mettre en relief, c'est s'exposer à en amoindrir l'idée. Toutefois, s'il nous était possible d'en tracer une faible esquisse, nous dirions qu'il se distinguait toujours, mais surtout au terme de sa carrière, par sa charité et sa mansuétude. Aussi, nul ne lui résistait, soit qu'il sollicitât des secours pour les pauvres, pour les enfants qu'il destinait au sacerdoce, pour sa cure qu'il construisait et légua à ses successeurs, soit que, dévoré du saint des âmes, il courût à la recherche des brebis égarées.

La terre qu'il arrosa de ses sueurs ne se couvrit plus, hélas ! d'aussi riches moissons : les ronces l'envahissent, et il sera bien difficile de les déraciner. La Révolution, repoussée les armes à la main, a pénétré à Mounthornage par la séduction et l'amour du plaisir ; la soif du gain, le désir toujours incessant de changer de position, ne lui sont encore de nos jours que de trop terribles auxiliaires. Le mal, cependant, est-il sans remède ? Nous ne pouvons le croire, car s'il est des motifs de craindre, il

tits-neveux, d'un grand concours de fidèles et de MM. les fabriciens de cette paroisse qui ont avec nous signé.

• DOUADICQ, vicaire de Ste-Radegonde. »

en est aussi d'espérer. Sainte Radegonde, la patronne de la paroisse, est assez puissante pour éclairer les esprits et purifier les cœurs. Quant aux descendants des héros de cette histoire, ils sont les dignes fils de leurs pères. C'est la même foi, le même respect de l'autorité, le même amour pour leur pasteur. Parfois en écoutant leurs récits naïfs, en admirant quel enthousiasme leur inspirent les exploits de leurs ancêtres, quel prix ils attachent aux reliques qu'ils leur ont transmises¹, nous nous sommes pris à rêver. Nous nous disions : Oui, le sang des défenseurs de la foi coule dans leurs veines, au besoin ils lui fourniraient encore des soutiens et des martyrs. Puisse la Providence ne pas soumettre leurs convictions à cette épreuve ! mais si le catholicisme était un jour menacé, qu'ils se souviennent de leurs traditions, qu'ils n'hésitent pas à les continuer ; les prêtres zélés qui leur consacrent leur vie combattront à leur tête pour la vérité, et Montbernage aura l'insigne honneur de conserver son surnom d'*île Saint-Louis*, surnom que l'hommage public lui a décerné.

¹ Indépendamment de plusieurs reliques des saints, les habitants du faubourg conservent la couronne que déposaient les prêtres proscrits sur le saint-sacrement, lorsqu'ils donnaient la bénédiction à Montbernage. Elle se trouve chez la veuve Puisais, fille des époux Pasquier.

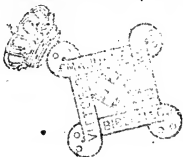


TABLE SOMMAIRE.

I.

But de cet opuscule. — La Révolution mal accueillie par les habitants de Montbernage. — Zèle de M. l'abbé Pruel, curé de la paroisse. — Son expulsion de son église. — Son départ pour Angers et son séjour dans cette ville.

II.

Dévouement au faubourg de MM. Soyer et Coudrin. — Détails sur ce dernier. — Son ordination, sa retraite au château de la Motte-d'Usseau. — M. Coudrin célèbre sa première messe à Montbernage. — Surnoms des prêtres qui le secondent. — Précautions générales prises dans le faubourg pour la célébration des saints mystères. — Cérémonies religieuses. — Fureurs du nouvel intrus. — Ses saturnales à Sainte-Radegonde, sa fin. — La croix du cimetière de Montbernage. — Belle conduite des

époux Pasquier et des autres habitants du faubourg.

III.

La Guste. — Son mariage avec *Cinq-Pieds*. — Louis Bernard, Maurice Poraton. — Correspondance de *la Guste* avec M. Pruel. — Emploi de sa journée. — Les guides des prêtres. — Dévouement du brigadier *Carabin*. — La messe, la veillée chez *la Guste*.

IV.

Les femmes Blanchard, Favreau et Brunet. — Louise Patrault. — Radegonde Petit. — Renversement de la croix de mission à Saint-Saturnin. — Outrages prodigués par les révolutionnaires du Pont-Neuf aux habitants de Montbernage. — *La Paroissienne*. — Faveurs dont la Providence comble M. Coudrin. — Condamnation et exécution à mort de trois confesseurs de la foi. — Rentrée à Poitiers de M. Coudrin, le 22 avril 1794. — Ses premiers rapports avec l'association des Dames qui formèrent la base de sa Congrégation.

V.

Réaction thermidorienne. — Epurations de la Société populaire de Poitiers. — Arrivée de

plusieurs confesseurs de la foi. — M. l'abbé Nivert. — Son hôte Chanteau.

VI.

Le doyen d'Amboise, ses épreuves, sa mort.

VII.

Mouvement du 18 fructidor 1797. — La déportation érigée en système. — La croix du cimetière sauvée par la femme Colas.

VIII.

M^{me} Thomas. — Son éducation. — Ses rapports avec les proscrits. — Expulsion des sœurs de la Sagesse de Montbernage. — M^{me} Thomas se réfugie dans le faubourg, où elle ouvre une école. — Procession en 1795 en l'honneur de la sainte Vierge. — Soulèvement du faubourg en faveur de M. du Chastenier. — Arrestation de M^{me} Thomas.

IX.

Retour définitif de M. Pruel à Poitiers. — Périls qu'il y court. — Sa première messe à Montbernage en 1797. — La famille Daniau. — Messe de minuit dans la *Roche à Milon*. — Retour des sœurs de la Sagesse à Montbernage

en 1800.—M. Pruel partage leur demeure.—
Son église lui est rendue. — Restauration de
celle-ci et de la chapelle du *Pont-Joubert*. — Le
schisme de la Petite-Eglise essaie vainement
de pénétrer à Montbernage.

X.

Vieillesse et mort de *la Guste*.

XI.

Dernières paroles de M. Coudrin.—Mort de
M. Pruel.

**Legatoria
CoVer
Roma**

